

TOUT !

1 F

CE QUE NOUS VOULONS : TOUT n°16

LES JEUNES
VEULENT-ILS NOUS TUER ?

LE MIDI EST-IL
LIBRE ?

COMMENT
VONT LES
PÉDÉS ?

LES
FEMMES
PEUVENT-ELLES ENCORE AIMER LES HOMMES ?



« ...L'approvisionnement des marchés, des restaurants et des magasins d'alimentation représente un effort technologique considérable qui engage la vie de millions de gens. Que se passerait-il si cette énorme masse « désertait » la société pour la combattre ? (...) Les militants, sont-ils prêts à prendre ce type de problème en considération ? »

William Burroughs,

La réponse est sûrement négative : les militants en général ne sont pas prêts à prendre ce type de problème en considération.

En ce moment il y a une tendance à mettre en question l'ensemble de la théorie et de l'action révolutionnaire traditionnelle, pourtant il ne semble pas avoir lu un seul article traitant du principal problème de l'existence, la bouffe, sous ses trois aspects, production agricole, circulation des denrées, cuisine.

Les raisons ne sont pas difficiles à trouver, d'une part les gauchistes ne connaissent absolument rien en agriculture (ce qui n'est peut-être pas de leur faute), et d'autre part tous ceux qui se réclament du marxisme condamnent *a priori* la campagne, la paysannerie et l'agriculture (ce qui est plus grave). A vrai dire, aux yeux de beaucoup de marxistes ce problème ne mérite pas discussion : puisque des fruits et des légumes apparaissent comme par magie sur leurs assiettes chaque jour ils supposent que ce sera toujours ainsi, révolution ou non. Mais cela n'a rien d'étonnant, le marxisme a été dès le début un système anti-campagne, anti-artisanat, anti-paysan et anti-agriculture. C'est bien Marx qui a parlé de « l'idiotie de la vie rurale », et le marxisme ne s'occupe que de l'industrie, que du prolétariat — ou plutôt des soi-disant représentants du prolétariat. Le premier pays communiste a bien fait ses preuves à cet égard en effectuant la plus grande expropriation de la paysannerie que le monde ait encore connu, avec le résultat qu'on sait — l'U.R.S.S. est devenue la deuxième puissance industrielle du monde. Ça vaut peut-être le coup de réfléchir sur la valeur de cette industrialisation tant vantée et qui ne serait pas développée aussi rapidement sans le régime de terreur stalinien.

Pourtant des initiatives assez extraordinaires relatives à la bouffe

ne n'ont pas manqué en France. Il y a eu les Batignolles. Il y a eu les groupes en mal qui assuraient un certain approvisionnement des bâtiments et usines occupés à Paris et les blousons noirs de Censier qui firent fonctionner un restaurant durant plus de six semaines à 50 centimes le repas, initiative condamnée par le deuxième Comité de Coordination de Censier qui ferma le restaurant. Ça marchait trop bien peut-être.

Heureusement en ce moment un courant neuf apparaît en France, beaucoup moins préoccupé des mystères de l'économie politique, beaucoup plus prêt à envisager des

fe n'ont pas manqué en France. Il y a eu les Batignolles. Il y a eu les groupes en mal qui assuraient un certain approvisionnement des bâtiments et usines occupés à Paris et les blousons noirs de Censier qui firent fonctionner un restaurant durant plus de six semaines à 50 centimes le repas, initiative condamnée par le deuxième Comité de Coordination de Censier qui ferma le restaurant. Ça marchait trop bien peut-être.

Que faire pour sortir de cette merde ?

La première mesure à prendre serait d'en finir avec tous les intermédiaires, l'Etat en tête, organisme parasitaire par excellence — que ce soit l'Etat capitaliste qui subventionne, gère, contrôle, ou l'Etat communiste qui achète du travail tout simplement.

Mais cela ne suffira pas. IL N'Y A PAS D'AUTOGERER LE MONDE EXISTANT — créer une société où les paysans vendraient directement au consommateur par

famine, on sait que pour beaucoup de cultivateurs le problème est surtout celui du surplus qui encombre le marché et qu'on brûle au mazout en quantités énormes chaque année. (Que l'on donne pas aux populations sous-alimentées du tiers monde.)

L'écroulement du marché mondial mettrait chaque pays et chaque région devant la nécessité d'être indépendants sur le plan économique, ce serait un « retour » à l'ancien système d'indépendance économique mais avec des moyens technologiques plus avantageux. On sait que les marxistes verraient ça d'un mauvais œil, c'est réaction-

Tout de même la question « collectivisme ou propriété privée » est assez emmerdante, d'une part il y a confusion entre collectivisme et étatisation d'autre part confusion entre la propriété privée et liberté de l'individu. On essaie de nous enfermer dans la contradiction : ou vous êtes pour le collectivisme ou vous êtes un petit bourgeois. (Il est à noter par exemple que « Rouge » n'a jamais pris position contre l'étatisation de la terre, mais a déjà formellement pris position contre l'idée de « communautés »). Il existe aussi ces extrémistes tenant les propos inquiétants du genre : « Quand ce sera la révolution, j'entrerai dans ta chambre quand je voudrais même si tu es en train de faire l'amour. »

Je ne pense pas qu'il y ait d' solution simpliste à cette question, mais il apparaît très faisable de réunir les avantages du collectivisme et de la propriété privée, en supprimant leurs inconvénients. L'abolition de l'Etat donnera le coup de grâce à l'idée de propriété nationale, et l'abolition de l'argent sera la fin du rentier qui sera obligé de s'activer s'il ne veut pas mourir de faim. Mettre en commun les bâtiments principaux, hôpitaux, ateliers, machines et outils aussi paraît être le système de loin le plus intelligent parce qu'il rend deux tiers de la production superflue (quand chaque village ou quartier disposera d'amples moyens de transport en commun il n'y aura plus besoin de millions de voitures individuelles). Le collectivisme dans ce sens n'a rien de nouveau, il est pratiqué actuellement par beaucoup de sociétés dites primitives, chez les Kabyles en Algérie par exemple, seulement on aurait certains avantages techniques en plus.

Pourquoi ne pas se contenter du seul collectivisme ? Parce que je me méfie de toute société qui ne sauvegarde pas essentiellement la liberté de l'individu, toute société qui ne prévoit pas des moyens de laisser les gens vivre seuls, à part, s'ils le désirent. Donc il faudrait que chacun ait au moins la possibilité d'avoir une chambre personnelle dans un bâtiment collectif ou un terrain complètement à l'écart. Il faut surtout que ça n'entre jamais dans la tête de quelqu'un d'emmerder quelqu'un parce qu'il préfère ne pas se servir de machines, s'habiller différemment, se plait seul, etc. Au même temps il faudrait empêcher des gens d'accaparer des terrains dont ils ne font aucune utilisation.

Dans un certain sens le gauchisme a évolué un peu vers le

travail manuel, ce qui est une bonne chose, je pense aux terrains de Jeux et Maisons du Peuple construits bénévolement par les maoïstes (et ensuite détruits par les maires). Je ne partage pas l'avis de ceux qui ne veulent pas le militantisme style catho, mais il ne faut pas que ces activités soient faites uniquement pour « plaire aux ouvriers », mais aussi pour nous-mêmes, ou comme un défi lancé à ce minable système de parasitisme généralisé et d'impuissance. Les contre-institutions aux U.S.A. qui vont jusqu'à créer des cliniques gratuites et des magasins d'alimentation aux prix dérisoires, sont une agression formidable contre le système actuel de dépendance économique.

Il existe dans la société actuelle une vaste couche de gens qui travaillent ou ne travaillent pas mais en tout cas ne font jamais rien « d'utile ». Certains de ces parasites commencent à se révolter et leur révolte ne porte pas uniquement sur le concept du « travail » mais aussi sur celui des loisirs passifs. SANS ACTIVITE IL N'Y A PAS DE LIBERTE. Si on ne peut pas réaliser dès maintenant des projets valables, il faut au moins en parler. Il faut prendre l'hypothèse que la révolution l'emporte, et envisager les conséquences, au lieu de se résigner à une suite d'échecs inévitables. Il faut commencer à envisager le *fonctionnement* de l'utopie, et après la réaliser. Seul le succès est romantique.



CULTIVEZ VOTRE JARDIN

maintenant le fonctionnement de la société future — le texte « La Commune Vivante » en est un exemple.

Je voudrais voir les gens discuter des questions du genre : Est-ce que le système de kolkos est bon ou mauvais ? Existe-t-il d'autres alternatives au kolkos et à la propriété privée ? La France, pourrait-elle se suffire par elle-même sans aucun produit venant de l'étranger ?

Est-ce que ça vaut le coup de fabriquer des liqueurs ou de conserver les vins pendant cent ans ?

Y aura-t-il des restaurants après la révolution ? Et des marchés ? Si oui comment fixer les prix ? Sur quelles bases ?

Est-ce qu'on continuera de manger de la viande après la révolution ? Si oui qui travaillera dans les abattoirs ?

La société actuelle est principalement une société de parasites, c'est-à-dire composée de ceux qui ne contribuent à la satisfaction d'aucun besoin humain authentique. La classe ouvrière est elle-même partiellement parasitaire (la bourgeoisie l'est complètement). Je ne vois pas comment un travailleur dans une usine de porte-clés peut être un homme utile, encore moins comment envisager une fabrique de porte-clés en autogestion.

L'agriculture actuelle n'est nullement la production d'aliments indispensables, c'est la production des marchandises qui se vendent sur le marché, à n'importe quel prix à condition que ça rapporte. Le paysan aujourd'hui a perdu toute autonomie, dépend étroitement du marché et de l'Etat, tel celui qui prati-

exemple. Non, il faut attaquer le mal à la racine, abolir l'argent, détruire le système commercial et le marché mondial, transformer toutes les boutiques et magasins d'alimentation en simples centres de distribution. A partir du moment où on accepte le principe de la rémunération, du « juste prix », de vente et achat tout court, on s'enferme dans un cycle vicieux dont on ne pourra plus sortir. *Ni achat ni vente, que des dons et des échanges.*

Si on abolit l'argent le monde actuel tombe en ruines, et c'est à ce moment-là qu'on pourra refaire une économie, qui ne serait plus de l'économie politique, une économie basée uniquement sur les besoins (divers, pas seulement matériels), et non sur le profit. En termes marxistes il n'y aurait plus de « valeurs d'échange » (= prix), mais seulement des valeurs d'usage (= utilité, plaisir, les deux ensemble). Et la base de cette nouvelle économie ne saurait être autre chose que l'agriculture, l'industrie venant après.

Bien que le capitalisme développé soit en train de détruire les ressources naturelles à une vitesse croissante, un pays comme la France pourrait très facilement assurer sa survie — mais à condition que quelqu'un veuille bien s'occuper de la terre, et aussi à condition qu'on sache se passer de divers produits malsains ou de grand luxe. La quantité de terrain nécessaire pour nourrir une personne en légumes et céréales pendant un an est très petite = un are. Qui a connaissance de ce fait important ? En conséquence, une véritable révolution ne devrait d'aucune façon amener la

naire n'est-ce pas de rechercher l'autonomie, ces gens-là sont prêts à accepter toutes les contraintes à condition qu'elles soient inscrites dans le schéma du déterminisme historique. Le progrès, quelle merde ! En fait la circulation de produits alimentaires sur le globe est insensée, elle crée du travail superflu, elle crée des intermédiaires de toutes sortes qui peuvent facilement accaparer des quantités importantes de denrées et, ainsi, décider du sort de millions de gens, enfin elle détériore les aliments. LES CHOSES DE PREMIERE NECESITE DEVRAIENT ETRE PRODUITES PARTOUT ET CIRCULER PEU — voilà un des principes de base de l'économie future.

Qui dit socialisme dit collectivisme, mot dangereux plein de contre-sens. En Espagne révolutionnaire les « collectivités » étaient des organismes locaux, autogérés et autonomes, s'entraînant mais ne relevant d'aucune autorité supérieure (l'autorité supérieure dans la forme du Parti communiste les écrasait à la fin). Par contre le collectivisme tel qu'il existe dans les pays de l'Est n'est rien d'autre que le monopole de l'Etat sur la terre, une des formes d'esclavage la plus inimaginable. Le paysan devient un travailleur agricole rémunéré par l'Etat, sans possibilité d'initiative individuelle. Le Parti c'est un trust qui a éliminé tous ses rivaux et peut désormais diriger le monde d'œuvre comme bon lui semble. Tant que les révolutionnaires n'ont pas dénoncé cette supercherie je vois mal comment ils espèrent attirer les paysans (ou d'autres) sur des positions « socialistes ».

MLF



qu'est-ce qui va pas ?

Quelques filles ont ressenti un certain malaise au sein du MLF et veulent lancer un débat sur des tendances de certaines copines à vouloir placer leur lutte uniquement sur le terrain anti-mâle.

Nous pensons que les 2 textes qui suivent (rédigés l'un par une Américaine, l'autre par un groupe de quartier) éclairent le problème en essayant de situer l'un par rapport à l'autre 2 aspects de notre oppression :

- l'aspect social et économique ;
- l'aspect sexuel.

LES FEMMES ET L'EXTREME-GAUCHE

Le mouvement pour la libération des femmes aux Etats-Unis aura bientôt cinq ans. Presque tout le monde connaît son existence, et toute la presse bourgeoise de la présenter sous un jour ridicule. Cette réaction montre bien que nous sommes une menace. L'économie des Etats-Unis dépend fortement des attitudes basées sur des stéréotypes sexuels. Quelconque en doute n'a qu'à passer une soirée devant une chaîne de télévision

commerciale. La cible de vente pour le capitalisme U.S. est la famille bourgeoise ; l'agent consommateur pour la famille est la femme ; le devoir de la femme est de servir son mari et ses enfants. Ainsi si une entreprise désire vendre du café, elle suggérera à tout public féminin que le café rendra leurs maris plus attentionnés envers elles. La femme refusant de se plier à ce rôle sera présentée comme un genre de monstre.



PHAR

FRONT HOMOSEXUEL D'ACTION REVOLUTIONNAIRE

REPONSE AU TEXTE DES FEMMES

Je ne réponds pas à l'article « mœurs des Tuotiens », puisque je n'y suis pas décrit. Je ne suis d'ailleurs pas d'accord avec la petite note du bas de la page.

Je réponds au 2^e article : d'abord, les filles ont raison de souligner que le thème « libre disposition de notre corps » avancé dans le n° 12 peut servir à couvrir du manteau de la révolution sexuelle de nouveaux phénomènes d'oppression.

Elles ont raison de souligner que la jalousie d'une femme à l'égard d'un homme n'est pas du tout la même chose que celle d'un homme à l'égard d'une femme. Il est parfaitement vrai qu'un certain nombre de camarades de TOUT ont tendance à profiter de nos proclamations sur le droit à la libre disposition de notre corps pour constituer en fait de véritables harems, en expliquant aux femmes que si, elles sont jalouses, c'est qu'elles restent des bourgeoises.

Mais je ne suis pas d'accord pour dire que ces nouveaux phénomènes d'oppression sont le principal résultat de ce que nous avons tenté de faire avec le n° 12 de TOUT. Elles parlent d'une « définition erronée de la révolution sexuelle. A mon avis, ce ne sont pas les quatre pages réalisées par le PHAR dans ce n° qu'on peut attaquer ainsi. L'argument employé pour confondre dans la même réprobation l'ensemble du n° 12 est qu'il reposerait sur l'idée qu'est révolutionnaire le désir de « plus jouir », indépendamment des conditions d'oppression créées par ce « plus jouir ». On peut par exemple, disent les filles, « plus jouir » dans des rapports sado-masochistes, qui sont, disent-elles, foncièrement oppressifs.

Outre que l'exemple est mal choisi (1). Je trouve que l'argument ne peut pas s'appliquer à la fois au mâle qui par « plus jouir » soumet plus de femmes et à l'homosexuel qui, par ce faire, brise un tabou social. A mon avis, si l'idéologie du n° 12 s'est en partie traduite par les femmes par une oppression plus subtile, c'est qu'en fait elles n'avaient pas mené de combat réel au moment où cette idéologie se constituait. Nous ne pouvions pas le faire à leur place, mais ça n'est pas une raison pour qu'elles rejettent en bloc cette idéologie sans voir la part de libération qu'elle comporte notamment pour les homosexuels. Nous homosexuels, ne pouvons adopter le point de vue de la « déconstruction des rôles » que si nous avons droit à tous les rôles, pas quand certains (celui d'objet de désir par exemple) nous sont interdits. Comme dit Martha Shelley, nous ne pouvons remettre en question nos « rôles » homosexuels que quand nous aurons la possibilité de vivre nos rôles jusqu'au bout, l'utilité principale du texte des femmes est, selon moi, de nous montrer, qu'après avoir lancé cette idée de libre disposition de notre corps, rien n'est résolu : simplement une nouvelle étape commence, avec de nouveaux phénomènes d'oppression. De ce point de vue, le ton un peu définitif du n° 12, sa façon d'affirmer comme évident le caractère sexuel de notre libération, le manque d'intérêt pour les problèmes affectifs ramenés immédiatement à des problèmes sexuels, sont critiquables : des camarades ont pu dire que nous parlions beaucoup du sexe, et pas beaucoup d'amour. Mais il reste qu'en ce qui concerne l'idéologie du PHAR, j'en arrive à la conclusion qu'elle est effectivement assez différente de celle du MLF, même si nous sommes des alliés naturels. Ceci est évidemment surtout vrai pour les hommes : c'est là-dessus que nous avons été principalement réprimés. Alors que le rapport physique entre homosexuels est assez bien toléré par une société qui les opprime en tant que femmes, le rapport sexuel entre hommes reste un tabou majeur de la société. Le courrier du n° 12, les rapports que nous avons eu avec les camarades de province, prouvent que de ce point de vue tout est encore à faire. A ce niveau, critiquer l'idéologie du « plus jouir » comme le font les femmes dans leur texte n'est certainement pas applicable à l'homosexuel perdu dans une petite ville de province. D'une façon générale, il ne faudrait pas trop se dépêcher de raffiner à l'extrême ou de faire la fine bouche sur une étape qui est loin d'être achevée. C'est déjà une tendance de TOUT d'être plus l'interprète d'un petit cercle déjà relativement libéré que des préoccupations immédiates ressenties par beaucoup de jeunes.

Pour terminer, la forme d'un débat « au sommet » entre le MLF et une partie des gens de TOUT considérés comme l'ensemble, me paraît assez bloquante : les filles ont souvent dit qu'elles ne voulaient pas qu'on se serve de l'étiquette MLF pour abstraire le débat réellement vécu par les femmes, qu'elles soient du MLF ou non. Le numéro 12 de TOUT ne doit pas non plus servir d'étiquette commode pour tout un courant. L'idée d'un blocus des femmes à l'égard de TOUT me paraît aussi ridicule que l'idée qu'on puisse faire un journal qui rassemble les courants nouveaux de la révolution en excluant les problèmes de 50 % de la population. Quand on a par tout à fait la même idéologie de révolte, on ne s'ignore pas pour autant.

Un du PHAR et de TOUT.

Même si on changeait les formes de la publicité, le rôle de la femme comme soutien de la famille ne perdrait pas son importance. Si les femmes cessaient d'être des esclaves domestiques, la famille comme unité de consommation se désintégrerait. Elle serait remplacée par des unités plus grandes dans lesquelles plusieurs personnes partageraient les tâches antérieurement dévolues à l'épouse-mère. Un nombre donné de gens aurait alors besoin de moins de frigidaires, d'aspirateurs, de télévisions, de machines à laver. Pour un système qui repose sur un continuuel accroissement de ventes, ça serait une menace très dangereuse.

Mais cette menace va encore plus loin, parce que les entreprises non seulement perdraient des acheteurs mais auraient aussi des travailleurs moins dociles, les hommes aussi bien que les femmes. Le pouvoir des femmes serait renforcé, ainsi que celui des hommes vis-à-vis de leurs patrons, par le simple fait que s'ils n'avaient plus des femmes économiquement dépendantes d'eux, ils seraient beaucoup plus libres pour s'engager dans des grèves, qu'elles soient quantitatives ou qualitatives ; de plus si les femmes ne supportaient plus la conduite dictatoriale de leurs maris, ils seraient privés d'une échappatoire artificielle pour toutes leurs frustrations et seraient forcés en conséquence de diriger leur révolte contre ce qui les opprime réellement.

Ces faits devraient suffire à montrer qu'il n'y a pas de « problème-femme » en tant que tel. Tous les problèmes qui concernent les femmes ont des implications pour le système dans son ensemble, ce qu'aucun mouvement révolutionnaire ne peut se permettre d'ignorer. Mais la nature explosive des « problèmes-femmes » a aussi une implication pour le mouvement de libération des femmes lui-même. Ce qui entraîne que notre lutte n'est pas seulement dirigée contre la suprématie mâle mais aussi contre toutes les institutions qui se nourrissent d'elle et la renforcent. Si nous n'avons pas une vue claire de cela, nous ne serons pas capables d'atteindre notre but à savoir le plein épanouissement en tant qu'êtres humains.

Je dis ces choses parce que la dichotomie supposée entre les « problèmes-femmes » et les « problèmes politiques » est la cause d'une réelle faiblesse, aux U.S.A., à la fois pour le mouvement de libération et pour toute la gauche. Une grande partie de la responsabilité de ce problème repose sur ces hommes, même sur ceux de la gauche, qui n'ont pas su reconnaître l'importance de nos demandes et qui par exemple donnent habituellement les travaux emmerdants aux femmes ou refusent de les écouter dès qu'il s'agit de questions importantes. Les deux ou trois dernières années ont apporté enfin les débuts d'un changement dans toutes ces questions (symbolisées dans le cas d'une de nos organisations par le principe établi qu'il y aurait un nombre égal d'hommes et de femmes dans son comité exécutif) ; cependant nous aurons des choix difficiles à faire pour décider si ce changement signifie réellement quelque chose dans les étapes d'une évolution continue. Beaucoup d'entre nous trouvent tout simplement plus facile de ne pas chercher à travailler avec des hommes et ainsi, une fois encore, acceptent une définition de nos préoccupations comme étant quelque chose « séparée » de celles de la gauche.

Les pressions qui nous poussent dans cette direction sont en fait très fortes, peut-être parce que cela correspond autant à notre éducation dite « de jeune fille » qu'aux frustrations que nous avons rencontrées durant nos luttes. En tout cas, ces deux facteurs semblent s'exprimer dans la tendance séparatiste actuelle à l'intérieur du mouvement de libération des femmes aux Etats-Unis.

BILAN

Le F.H.A.R. est-il une organisation révolutionnaire ? Est-ce un club d'homosexuels qui se rencontrent pour baiser ? Un salon populaire ? Le F.H.A.R. existe-t-il ou n'existe-t-il pas ?

Nous avons passé le temps des déclarations de principe : Après le n° 12 de TOUT et les débuts foudroyants du F.H.A.R., des centaines de gens (près d'un millier sur Paris) sont venus aux A.G. Nous avons constitué moins un mouvement qu'une explosion brutale, dont nous imaginions tous qu'elle pourrait régler pratiquement immédiatement le problème de notre cohérence et de notre accord. A l'usage ça ne s'est pas révélé tout-à-fait vrai, et il ne nous servirait plus à rien de cacher nos difficultés.

Toutes ces questions, on les a engendrées à l'intérieur comme à l'extérieur posées par beaucoup de rieurs du F.H.A.R. Nous sommes un certain nombre aujourd'hui à vouloir trouver une réponse. Mais quoi ! on prouve le mouvement en marchant. On devient révolutionnaire en participant au moins à la révolution.

Le F.H.A.R. existe — mais oui ! — depuis quelques six mois. Nous n'étions qu'une vingtaine à l'origine. Après le numéro 12 de « Tout » et notre participation au défilé du premier mai, nous sommes passés à 700. Nous avions formé de petits groupes où l'on parlait de notre propre vie à nous, comme de la révolution, sous tous ces aspects. Nous avons été débordés. Il y a sans doute parmi les nouveaux venus des curieux, des dragueurs, des non-politisés, des gens de droite, etc.

Nous avons accepté tous ceux qui sont venus. Parce que le F.H.A.R. est à tous les homosexuels, qu'ils aient pris conscience ou non de la double oppression - répression dont ils sont les victimes ; qu'ils soient devenus révolutionnaires ou non. Ce qu'est le F.H.A.R. actuellement ? Un immense rassemblement de garçons et de filles, avec des tas de problèmes. Le plus souvent posé c'est : dans quelle mesure le F.H.A.R. a-t-il agi sur ma vie « privée » ? Comment peut-il m'amener à vivre autrement ? Comment tisser les liens d'amitié entre chacun de nous ? L'interdit socioculturel qui pèse sur nous, homosexuels, a conduit nombre à se mépriser, ou à faire de l'autre, sur tout s'il est jeune, un pur objet sexuel. Ce même interdit nous a fait nous rassembler dans des ghettos : boîtes, entre autres lieux. Nous avons été souvent amenés aussi à singer les femmes avec le sentiment trompeur que les hétéros seraient séduits par l'image d'une « tante-fille ».

Certains membres (masculins) du F.H.A.R. ont aussi, par réaction, des attitudes qu'ils croient super-viriles à l'égard des « folles » et une misogynie plus ou moins affirmée à l'égard des filles. De cela nous plus, on ne se débarrasse pas en quelques mois.

Nous — c'est-à-dire — les pédés du F.H.A.R. avons un énorme problème avec les filles : il y a un malaise certain dans les A.G., puisque les filles ont éprouvé le besoin

D'une part, il y a ces femmes qui ne se sont jamais préoccupées de l'exploitation du système capitaliste et qui croient simplement qu'elles devraient avoir des droits identiques à ceux des hommes, quel que soit les rôles de ces derniers dans le système. Dans la ville du Midwest où j'habite, ces femmes sont une majorité dans le mouvement. Bien qu'elles soient pour l'avortement légal, elles ne cherchent pas à ce qu'il soit gratuit. Et quand quelques-unes d'entre nous firent une déclaration publique de notre opposition, en tant que femmes, à la guerre en Indochine, elles prirent soin de s'écarter de notre position et, tout en nous accusant d'« agir comme des hommes », elles proclamèrent leur loyauté au gouvernement des Etats-Unis.

D'autre part, la tendance séparatiste inclue aussi un nombre considérable de femmes qui ont « séjourné » dans divers organisations de gauche mais qui les ont trouvées indifférentes à leurs propres besoins, que ce soit par rapport aux sujets qui y étaient envisagés ou par rapport à leurs relations avec leurs camarades mâles. Parmi ces femmes, l'inclination à s'écarter des problèmes « politiques » (tels que l'impérialisme) repose non pas sur un désaccord avec les positions de gauche, mais plutôt sur l'idée que n'importe quel engagement qu'elles prendraient aurait comme assise politique leur mauvaise conscience et serait donc quelque chose d'abstrait qui les manipulerait. Quelques-unes d'entre elles vont jusqu'à renforcer ce raisonnement en disant que si les hommes s'occupent de ces problèmes, ils ne peuvent plus être en conséquence les leurs. En général, le seul sens dans lequel les femmes de cette tendance vont

plus loin que les premières se trouve dans les tactiques qu'elles seraient prêtes à employer, ainsi que dans leur désir d'éviter totalement les relations avec les hommes.

Parce que je vois un rapport entre l'oppression sexuelle et l'oppression de classe, je trouve que ces deux dernières positions sont à rejeter. Je crois qu'une séparation totale des femmes avec les hommes dans le mouvement serait particulièrement déstabilisant non seulement pour la cause de la gauche, mais aussi pour celle de la libération des femmes. D'une part, comme nous avons déjà vu, les femmes ne pourront pas être libérées sans la destruction du système capitaliste ; d'autre part, cependant, si le capitalisme dans son aspect purement économique était sapé sans notre participation active, le socialisme qui le remplacerait serait incomplet et nous aurions encore devant nous nos principales luttes en tant que femmes.

Ceci dit, je ne prétends nullement établir des principes stricts d'action. Mon argument contre la séparation totale ne signifie pas que les femmes ne devraient jamais quitter les organisations mixtes. Au contraire, il pourrait y avoir de très bonnes raisons pour elles de le faire dans certains cas particuliers. Ce que tiens à souligner, c'est que de telles décisions devraient être considérées pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire, comme faisant partie d'une certaine stratégie, plutôt que comme des réflexions d'une sol-disant opposition permanente et inévitable due à des différences de nature entre le mâle et la femelle. Si, à l'opposé, nous devions traiter la séparation comme si c'était un but, nous apporterions tout simplement notre propre contribution à la perpétuation du sexisme.

LUTTE DES FEMMES LUTTE DES CLASSES

piqué au journal "Le torchon brûle" en vente 1F

Dans le dernier numéro du « TORCHON » un article sur la grève des femmes à TROYES a suscité de nombreuses réactions et nous voudrions exposer ici les principales critiques que nous avons à formuler ainsi qu'aborder le problème du rapport lutte des classes - lutte des femmes que l'article suppose résolu. Tout d'abord, aucune information n'est donnée sur la grève elle-même et les lectures sont renvoyées pour cela à un numéro de « TOUT » journal que ne lisent sans doute pas toutes les femmes auxquelles le « TORCHON BRULE » désire s'adresser.

Qu'est-ce que la grève de TROYES, pourquoi et comment s'est-elle déclenchée, quel a été le rôle des filles du MLF, qui ont intervenues ? Il serait bon de rappeler que les militantes du MLF, ont choisi d'aller rencontrer des femmes là où elles se manifestaient, en l'occurrence dans une usine en grève. C'est avant tout sur leur lieu de travail, donc en tant qu'ouvrières en lutte contre le pouvoir patronal qu'il n'hésitait pas à fermer les entreprises de bonneterie de la région, que des femmes se sont exprimées.

Le rôle des militantes a été de proposer de faire un film, c'est-à-dire de fournir aux femmes une tribune pour qu'elles puissent elles-mêmes rendre compte de leur grève. De plus, le film leur a permis de se connaître un peu mieux et de poser au cours de réunions plus intimes leurs « problèmes personnels de femmes », mais cela n'a eu lieu qu'après qu'elles aient posé leurs problèmes d'exploitation comme ouvrières.

Or il y a une contradiction entre les faits tels que nous les présente le film et l'article du « TORCHON BRULE » qui dit : « les ouvrières parlent spontanément et avant tout « d'histoires de femmes » (« histoire de cul » sic) c'est leur oppression principale qu'elles racontent ainsi, d'où découle tout le reste ».

Il nous semble qu'une telle fausseté des faits est due à l'existence d'un présupposé théorique à propos de l'articulation lutte des classes - lutte des femmes :

— entre l'exploitation capitaliste et l'oppression patriarcale, c'est cette dernière qui est principale et déterminante pour une prise de conscience de classe. A la limite on retrouve ici la politique gauchiste qui consiste à faire passer sa ligne politique au détriment de la qualité —

Pour nous il s'agit d'un présupposé dans la mesure où cette priorité n'est pas démontrée. Le problème loin d'être résolu, est à poser car il est directement lié à la pratique militante que l'on peut avoir dans un comité de quartier où nous sommes censées toucher d'autres femmes que les militantes du MLF. C'est donc à partir de cette pratique que nous nous sommes posées le problème et non à partir d'une analyse théorique (qui reste entièrement à faire).

En effet, il s'agit pour nous de savoir si la mobilisation des femmes peut se faire à partir de l'oppression sexuelle et idéologique qui a été l'élément déterminant dans notre prise de conscience de notre oppression de femmes.

Or on a pu voir avec l'expérience de Troyes que des femmes appartenant à d'autres classes effectuent leur prise de conscience à partir d'un autre type d'oppression : l'exploitation en tant que travailleur est surdéterminée par l'oppression patriarcale. La remise en cause de l'exploitation capitaliste (déclenchement d'une grève) prend la forme (déroulement de la grève) d'une remise en cause des rapports patriarcaux, quand la lutte est menée uniquement par des femmes.

Il y a une oppression spécifique des femmes au niveau de la production, mais elle se retrouve aussi au niveau de la famille où la femme est asservie en tant que ménagère et reproductrice, et opprimée idéologiquement. Mais le patriarcat se présente différemment selon la classe à laquelle appartiennent les femmes.

pédé opprimé de province se sont le plus souvent limitées à un échange de lettres. Notre critique du gauchisme est allée trop vite par rapport à notre mouvement réel parmi les homosexuels. Aussi pensons-nous que pour faire cesser un climat de méfiance qui tend à s'instaurer, dans lequel on se traite trop facilement les uns les autres de bourgeois, il faudrait qu'à la rentrée le PHAR se donne les moyens de sa critique :

J. — Nous avons besoin d'un certain éclaircissement idéologique qui pourrait prendre à la limite la forme de quelques points d'accord que tout le monde accepterait. Le premier et le plus évident, est que toute personne qui vient au PHAR soit effectivement le porteur à l'extérieur de son homosexualité révolutionnaire ; nous devons tous pouvoir dire tout haut notre homosexualité, nous devons tous pouvoir discuter avec les pédés des tasses ou des boîtes au lieu de nous contenter de les draguer comme avant. Tous, compte-tenu des répressions sociales qui pèsent sur nous : il est tout de même un peu choquant que ce soit souvent ceux qui sont le plus protégés par leur position sociale qui portent le moins à l'extérieur la volonté de libération de l'homosexuel. Mais cet éclaircissement idéologique ne pourra se faire que si nous commençons à mener.

2. — Des luttes concrètes visant à la libération des homosexuels. Un des faux clivages du PHAR est que quand on parle de luttes con-

tre les lois qui condamnent l'homosexualité ou contre telle institution qui l'enchaîne, il y a toujours quelqu'un pour crier au réformisme. Il est préférable de se battre avec des gens contre la loi Pétain De Gaulle que de discuter à l'infini avec les habitués du Flore. Les mouvements anglais ou américains vont même très loin dans cette voie là, puisqu'ils se battent pour des modifications de la Loi, voire pour des dortoirs homosexuels dans les Universités. Je pense que nous avons besoin d'appliquer notre explosion de bonne volonté, de critique, à des buts précis : les hôpitaux psychiatriques où l'on soigne les homosexuels, la répression de la sexualité des mineurs qui nous vise particulièrement, la défense de notre communauté contre les attaques de flics ou des truands dans les tasses, les boîtes ou les parcs.

Nous ne recommencerons pas à la rentrée un mouvement hydrocépale, une énorme A.G. et des comités de quartiers anonymes. Nous pensons qu'après trois mois d'explosion et de découverte de nous-mêmes il est temps d'aller réellement à tous les homosexuels qui souffrent de leur condition et de leur montrer que nous sommes là pour qu'ils puissent devenir nous, pas pour servir de spectacle à quelques gauchistes et aux bourgeois éclairés. Tout ça n'est évidemment que propositions soumises à la réflexion des camarades jusqu'à la rentrée.

Quelques uns du PHAR.

(1) Il ne faut pas confondre sado-masochisme sexuel et relation sado-masochiste oppressive de la société. Par exemple, dans la bande dessinée du n° 12, le rapport sado-masochiste (le flic qui tabasse un gosse) est la sublimation d'un rapport sado-masochiste sexuel refusé (parvenir à la jouissance par la douleur). Ce que nous voulons, c'est détruire la sublimation ce qui fait que ce qui est interdit sexuellement devient arme d'oppression sociale.

Pas de maître-mot
pas de maître-mot

Le docteur Clément dans le
matin avait en 14 juin 1944
écrit au Maréchal dans la
ville de Paris que la guerre
était terminée et que la France
était libre. Le docteur Clément
avait écrit au Maréchal dans la
ville de Paris que la guerre
était terminée et que la France
était libre. Le docteur Clément
avait écrit au Maréchal dans la
ville de Paris que la guerre
était terminée et que la France
était libre.

On plus, le détachement du
personnel des CRS qui devait
venir renforcer le corps urbain
de la police nationale à Mon-
teux pendant la prochaine saison
estivale sera affecté dans une
autre ville du département.

J'AI EU UN AVANT GOUT
DES VACANCES !

Moi c'est la défonce, mais pas au choléra.

Qui est-ce qui va traire les vaches
quand elles auront renflé du « H »

L'entraînement pour les « longues marches »

Avec le F.L.L. à Montpellier.

Le Midi est-il Libre ?

« Il est défendu de cracher et de parler patois »

(Sur les murs des écoles.)

« Quand je parle d'amour de honte et de révolte au milieu de ce peuple écorché... »

Quelles sont ces révoltes perpétuelles dans ce pays pourri qui veut notre mort d'êtres humains pour pomper notre vie de robot bien enchaîné au « travail - famille - patrie ».

Et pourquoi je me bats

Pourquoi je me bats, moi qui ne vis que révolte contre ce système. Et pourquoi je voudrais rester ici avec un peuple qui se bat aussi parce qu'il sent qu'il meurt à petit feu et pourquoi je me sens si proche des paysans et de leurs angoisses moi qui écoute Hendrix, les Stones et aussi les chanteurs occitans.

Il faut commencer à parler de toutes ces choses et voir que nos révoltes sont les mêmes, même si elles puisent leurs racines à différentes sources et si elles ont des cheminements autres.

Assez de schémas prédestinés

De centralisme vivant d'un bon ouvrierisme bolchévique, coupé de trahison social-démocrate respectueuse d'une civilisation impérialiste qu'on veut juste aménager — quand on a encore cet espoir. Assez de ce nouveau gauchisme vivant la respectabilité.

Assez de ce nouveau gauchisme prolétarien qui voudrait acquiescer une respectabilité auprès des masses en révolte.

Il ne faut plus croire à ces falsifications des véritables courants de la révolte qui masquent la réalité comme les mensonges de mes parents et de mes profs.

Un grand refus

La réalité du Midi de l'Occitanie c'est l'histoire de la dépossession civilisation.

Le peuple des paysans, ouvriers, artisans du Midi. Tous ces gens, des campagnes, des villages et des villes de la terre du Midi. C'est un peuple qui a une histoire, une façon de vivre ensemble, de parler et c'est tout ça, plein de détails, de misère et de joie commune qui ont façonné une vie, une certaine morale, une certaine civilisation.

Leur lutte consciente ou inconsciente c'est un grand refus : une tentative de remettre en cause le développement du capitalisme et de l'impérialisme à domicile développement qui — dans sa cohérence — a besoin de briser tous ce qui fait une originalité populaire, tant au point de vue économique, que culturel ou idéologique.

Refus d'un développement catastrophique d'une « civilisation » impérialiste et refus des valeurs que propose cette « nouvelle société » qui s'oppose à nos valeurs populaires.

La logique d'un système

Lorsque la SOLAC recrute des gens du Midi pour les expédier à Metz, son but consiste à les habituer à une certaine vie concentrationnaire — boulot à la chaîne, foyer morbide, bails du samedi pour les jeunes — on coupe ces gens du Midi de leurs racines pour les façonner à une structure de travail inhumaine qui a nom : rentabilité du travail.

Dans certaines usines on prend de préférence sur la chaîne des personnes qui ont un coefficient intellectuel bas pour obtenir d'eux le geste plus mécanique qui produit mieux, plus vite et sans rouspétance.

Or, ne serait-ce que le souvenir du pays, de son soleil, des joies, de la fille ou du type que l'on aime et voir où on nous achemine, c'est perturbant pour la bonne marche du travail.

Le problème alors consiste, pour le système capitaliste à se structurer pour anesthésier toute pulsation humaine afin de créer des besoins de robots : une vie grise sans espoir, sans soleil, des dérails mécanisés et planifiés, la baisse misérable du samedi soir pour les

jeunes, le petit H.L.M. avec tiercé, télé, pêche et chasse pour le dépaysement.

A présent on assiste aussi au safari contre les jeunes — gibier plus encombrant parce qu'il n'est pas encore broyé par le système — ce qui permet de fixer les instincts meurtriers des malheureux adultes sur leurs gosses ou sur les jeunes en révolte qui passent au bas de leurs fenêtres ou trop près de leurs voitures.

C'est la France cohérente de la morale de nos métropoles impérialistes.

Le refus du peuple qu'il soit occitan ou breton, la résistance plus ou moins claire qu'il affirme face à cet avenir de misère, c'est une lutte de civilisation.

C'est pourquoi la guerre dans les « provinces » est tellement vivace. La résistance à la dépossession de soi est mobilisatrice parce que ça chacun de nous le comprend, le sent et qu'il n'y a pas besoin de parler longtemps pour le voir. Regardez autour de vous.

Regardez ces gens de « province » qui passent leur temps à se réunir entre eux à Lyon, Sochaux ou Paris.

Allez voir ces paysans déposés de leur terre et qui errent à présent dans des hôpitaux psychiatriques — parce qu'ils n'ont pas pu s'adapter.

La révolte des métropoles

Nous, nous sommes le produit de cette « civilisation » impérialiste.

Nous sommes le produit du développement d'un système qui ne peut plus proposer de valeurs, qui nous aliène complètement à la déshumanisation qu'on veut nous faire avaler.

Nous sommes ces « voyous » des villes, des cours de H.L.M., des campus d'universités. Nous sommes dans un monde où le voisin doit être l'ennemi ou pour survivre et faire survivre soi-même, les gosses et la famille, il faut écraser l'autre, les gosses et la famille qu'on a devant soi, pour lécher la contremaitre, le patron, l'assistance sociale...

Nous sommes ceux qui parlons football pour avoir un but dans la vie, une passion parce que l'amour de sa femme ou de son mec, il y a longtemps que tout cela s'est flétri dans les soucis quotidiens — parce que les gosses sont un perpétuel objet de problèmes.

Nous sommes ceux qui courrons après le bus, le travail, le loisir le soir... ceux qui hantons les hôpitaux, mais qui s'occupent de nous quand nous sommes des outils cassés.

Nous sommes ceux aussi qui ne voulons plus de cette survie branlante, qui réapprenons soudain qu'on peut s'aider autrement que dans des caves ou face à face en des couples renfermés par le devoir familial.

Nous sommes en révolte contre l'angoisse, la mort, la tristesse...

Nous refusons ce système qui nous a fait — car nous savons, pour l'avoir vécu ou senti, qu'il est possible dès maintenant de construire réellement les rêves qui nous hantent et de nous organiser pour défendre ce qu'on veut.

A la violence de l'impérialisme nous devons répondre par la violence de ceux que personne ne peut plus dompter.

Car nous ne voulons plus subir cette violence qui s'exerce sur nous pour que comme le dit Richard Deshayes « du bébé nu et souriant au monde qui l'entoure, on arrive à cet étudiant de sciences-éco, creux blafard et cravaté on a ce jeune prolo super-crevé qui s'endort dans le métro qui l'emmène travailler. »

Mais je me refuse à privilégier une forme quelconque de révolte.

Combien de militants, les yeux fixés sur la ligne rougeoyante du capitalisme bien développé oublient cette dialectique.

Pour qu'apparaissent le mécanisme absurde de Renault-Sarcelles, il est nécessaire de liquider toute forme antérieure de rapport humain.

Le capitalisme c'est Renault, mais c'est aussi, le Sud Italien, le Midi.

Nous n'allons pas attendre patiemment que le monde soit transformé en camp de concentration pour bouger.

Les jeunes qui se révoltent contre la vie qu'on leur fait mener, sentent bien qu'il y a autre chose de possible, l'amour, les rapports fraternels, c'est pour cela qu'ils se lèvent.

Mais c'est cela qui me fait comprendre aussi — parce que je suis de ce pays — que la lutte d'un peuple pour sa civilisation, sa langue, le droit de vivre selon ses espérances, c'est ma propre lutte pour conjurer le sort terrible qui nous attend tous, si nous ne réagissons pas maintenant.

Il n'y a pas de schémas de révoltes, il n'y a que des révoltes face au sort commun qui nous attend.

Ne demandons pas aux gens du Midi, d'être raisonnables, de laisser leur pays être rasé par la civilisation impérialiste, d'attendre le socialisme dans les frontières de l'Etat capitaliste.

Demandez à un peuple de se liquider lui-même, c'est vouloir s'occuper de quelqu'un lorsqu'il s'est déjà suicidé — on cherche à comprendre après parce qu'on est incapable de comprendre ce qui se passe avant — et de trouver des réponses tout de suite.

On refuse de comprendre ce qu'est l'angoisse d'un homme quand tout ce qui faisait sa vie s'écroule soudain sans qu'il puisse contrôler et saisir quel que ce soit.

Maintenant nous voulons être nous même, parce que se laisser envahir par ce qu'il y a de plus profond dans nos racines de révoltés, c'est rejoindre tout l'irréductible de la lutte des peuples contre l'oppression capitaliste.

Et nous trouverons des réponses — celles de la vie — parce qu'elles ne seront pas trafiquées, ni encartées dans les machines I.B.M. de la révolution.

Quand à Avignon trois à quatre types sortent un tract sur la Commune ils le traduisent en provençal.

A Toulouse les copains vendent « Tout » en passant les chansons occitanes.

On ne cherche pas à savoir à quel ça pourra servir — on sent qu'il faut le faire...

L'angoisse et la révolte des chansons occitanes c'est une réalité, c'est notre vie.

L'angoisse et la révolte des jeunes des H.L.M. c'est aussi une réalité, c'est notre vie.

Personne ne pourra s'approprier nos révoltes car elles sont plus fortes que toutes les récupérations gauchistes, occitanes ou culturelles.

Nous devons — Nous — commencer à pratiquer cette nouvelle morale politique. Plus question de catalogues du style.

Un prolo qui se révolte vaut plus qu'un paysan qui casse tout, parce que celui-ci est un « propriétaire » et c'est ambigu en terme M.L.

Une jeune « petite bourgeois » contestataire on peut l'utiliser mais techniquement seulement parce que stratégiquement c'est la classe ouvrière qui, etc...

Et pourtant un jeune qui a subi un traumatisme aussi profond que l'éducation qu'on lui a fait subir, une femme qui a passé sa vie à n'être qu'un objet marchand et sexuel et un paysan qui n'a plus le contrôle de sa terre, qui voit ses traditions populaires bafouées au point qu'il a honte de sa personne, de son accent...

Tous ces gens ne sont que des ombres qui se cherchent dans un système de mort.

L'angoisse de cette misérable survie, la solitude et la mort de nos espérances, nous les ressentons sans parler parfois la même langue, et nous nous comprenons.

La lutte est partout

Nous ne devons abandonner aucun front de lutte à l'impérialisme car une civilisation qui meurt, c'est une défaite pour nous tous et ce n'est pas par hasard si



OCCITANIE

LETTRE D'UN COPAIN VIGNERON

La civilisation, la culture, le mode de vie propres aux occitans, c'est du vent, du baratin de félibres, de vieux cons en quête d'un pavé qui n'a jamais existé. Il n'y a pas de marginaux dans nos villages (tu dois le savoir là-haut dans la montagne) : chacun a sa place par rapport au travail de la vigne (même l'idiot du village).

La culture occitane a pour fondement le mode et les formes de travail des occitans. C'est grâce à ça et uniquement à ça que la culture occitane est encore vigoureuse. Des espagnols, des portugais, des marocains... même des bretons sont peu à peu intégrés au village c'est-à-dire au travail des vignes dans la commune, on leur parle patois et ils l'apprennent comme ils apprennent à travailler comme un vigneron occitan.

C'est important car c'est ce qui nous permet d'affirmer que le socialisme est notre seule chance et la lutte des travailleurs paysans la lutte pour la culture occitane.

Pour les jeunes marginaux « produits des métropoles impérialistes », leurs luttes resteront incompréhensibles aux paysans occitans tant qu'il n'y aura pas effort de leur part pour piger que la lutte des jeunes contre la déportation, le chômage et le droit de vivre, pour travailler au pays est primordiale et immédiate. Il ne faut pas oublier qu'ici dans les campagnes c'est la misère et que nous rejettons avec dérisoirement toute vie facile. On se raccroche peut-être à des conneries mais on s'y raccroche avec violence.

Salut.

POURQUOI ?

Les luttes des peuples irlandais et basques, du sud italien ont remis à l'ordre du jour en Europe la lutte contre le colonialisme intérieur et l'impérialisme à domicile. L'intégration européenne a aggravé le développement inégal des régions, accéléré la déportation de la main-d'œuvre, accéléré dans chaque pays l'étouffement culturel des minorités.

En France c'est particulièrement net et aggravé par une tradition centraliste, autoritaire, bonapartiste qui de progressiste au début (en 89) pour liquider la féodalité est devenue archiréactionnaire et l'instrument du capital pour détruire la petite paysannerie, rendre mobile la main-d'œuvre, uniformiser la culture pour mieux manipuler les gens.

Or le mouvement révolutionnaire reproduit toutes les tares de la bourgeoisie à ce niveau. Ses groupuscules tissent leurs toiles d'araignée à partir de Paris, calquent leur schéma d'organisation sur celui des préfets. Ses militants montent à Paris prendre leur bol d'air, leurs directives et redescendent. Ses crises y arrivent avec 6 mois de retard. Fascinés et écorchés les militants de province suivent.

Pourtant les mouvements de masse importants font éclater le jacobinisme gauchiste. Béziers c'est en même temps que l'affaire Guiot : ça fait réfléchir.

Que cette double page soit faite de façon autonome par des camarades d'une région. C'est déjà l'espoir que la Nouvelle commune de Narbonne commencera avant celle de Paris. Mais rien n'est gagné, car des gens du genre JJSS ne restent pas inactifs et développent leur démagogie à l'autonomie régionale.

Tout dépend des camarades de Province.
Le C.R. de TOUT.

M'èrit pintrat
La colha d'esquerra en roge
La colha de drecha en blau
E lo vèch en blanc d'aspenha
Sus la fava avial escrich Paris
E dessenhât la Torre Ifèla

Je m'ètais peint
La couille gauche en rouge
La couille droite en bleu
Et la bite au blanc d'Espagne
Sur le gland, j'avais écrit Paris
Et dessiné la Tour Eiffel

LUTTE OCCITANE

Compte tenu de l'état actuel de nos forces, de l'insuffisance de nos analyses et de notre implantation, il serait ridicule de prétendre agir comme parti politique ayant une ligne politique définitive.

Ce qui importe pour l'heure, c'est de se donner les moyens suffisants pour mener à bien ces tâches, des moyens politiques et organisationnels transitoires capables de regrouper les militants, de leur donner un outil d'intervention, de coordination et de réflexion efficace, d'implanter notre mouvement dans les masses et ainsi se pénétrer de la seule vérité qui nous permettra de créer avec elles l'arme de notre libération.

A la base de notre initiative il y a la reconnaissance de la situation suivante :

— Il existe un fait occitan avec sa spécificité (culturelle, linguistique, etc.), sa propre histoire de résistance à l'hégémonie française.

— Les pays occitans subissent une exploitation capitaliste de type colonial à travers laquelle l'Etat français liquide définitivement une minorité nationale.

— L'Etat, dans ses visées, se heurte de plus en plus durement aux classes populaires occitanes opprimées.

— Sans prendre un caractère nationaliste, la lutte de ces classes traduit toujours plus des aspirations qui ne sont pas réductibles à celles de tous les travailleurs de l'Hexagone. Elles prennent conscience de l'unité de leurs intérêts, de la relation de ces intérêts avec la vie de la « région », de la contradiction qui existe entre ces intérêts et la politique de l'Etat et des monopoles.

Une conscience régionale se développe.

— Plus exactement, la lutte des classes revêt en Occitanie une forme spécifique (c'est-à-dire dans un premier temps « régionale » puis reliée à une prise de conscience occitane). Elle y oppose de façon principale les classes populaires en voie de regroupement : l'Etat, instrument du capitalisme national et international.

— Ces luttes échappent donc de plus en plus aux structures traditionnelles de l'Etat bourgeois. Elles acquièrent une autonomie d'organisation, confirmant ainsi une tendance universelle, celle des mouvements révolutionnaires actuels à briser les carcans nationaux imposés par la bourgeoisie pour poser le problème de la révolution dans les cadres nouveaux, probablement ceux dans lesquels la société socialiste future s'harmonisera.

— Les organisations politiques et syndicales dont la centralisation est calquée sur les structures de l'Etat bourgeois ne sont plus à même de mener ces luttes. Elles restent prisonnières des stratégies centralistes, ignorant ainsi la spécificité culturelle et économique des travailleurs occitans.

— La montée des luttes clarifie la situation en bousculant les découpages traditionnels et falsificateurs de la vie politique française.

A mesure que leur pouvoir économique disparaît, ces notables (de gauche comme de droite), simples résidus de la bourgeoisie occitane prostitués à la bourgeoisie française, ne sont plus capables de maintenir les emplois, d'attirer les retombées économiques de l'Etat, et leur audience politique s'amenuise. Profitant du désarroi de la population et abusant de remèdes-miracle (tourisme, régionalisation, etc.) de nouveaux notables plus directement liés à l'Etat bourgeois (commis U.D.R.) prennent leur place. L'écran mystificateur que les querelles des notables tissaient sur les problèmes fondamentaux tend donc à disparaître. Le peuple occitan est confronté plus que jamais à ses exploiters. En revanche, dans certaines communes, une nouvelle génération d'élus commence à apparaître, cristallisant des revendications confuses qu'aucun parti politique n'a prises en considération. Il faut en tenir compte.

Dans les limites soulignées au préalable, notre réponse à cette situation :

— Notre terrain est celui de la lutte des classes menée par les travailleurs occitans contre la double exploitation capitaliste et nationale.

— Nous luttons pour une organisation de classe autonome (c'est-à-dire occitane) dans laquelle l'ensemble des classes populaires occitanes se reconnaît. Pour une organisation capable de mener en Occitanie la lutte pour le droit des Occitans à vivre dans leur pays, de leur travail, dans le respect de leur personnalité culturelle, pour la décolonisation, contre le pillage des ressources matérielles et humaines, contre la déportation des jeunes.

— Cette lutte est la réponse occitane à l'exploitation capitaliste et coloniale. Elle n'aboutira que par le renversement de l'Etat capitaliste français et à travers lui l'abolition du système capitaliste lui-même.

— La question n'est donc pas « nationalisme occitan », « fédéralisme européen » ou « régionalisme », mais la destruction de l'Etat capitaliste français et le rôle du mouvement populaire occitan dans cette destruction, l'instauration d'un nouveau pouvoir par le prolétariat et les peuples opprimés et le rôle que le mouvement populaire occitan y jouera, l'abolition du système impérialiste par l'Internationale des prolétaires et des peuples opprimés et la place que la lutte du mouvement populaire occitan arrachera dans cette internationale.

Il ne fait donc pas de doute que le combat des travailleurs occitans est aussi celui des travailleurs immigrés vivant en Occitanie.

— Dépassant la structure des Etats traditionnels, les luttes actuelles tracent dans le monde les cadres nouveaux où s'exercera le pouvoir des travailleurs par l'autogestion des moyens de production et de distribution et de tout ce qui touche à la créativité des peuples et des hommes. Il n'est pas exclu que chaque cadre reflète une réalité ethnique. Il appartiendra alors aux travailleurs de décider de leur forme d'organisation et de coordination. Mais plus que par une volonté préalable, ce choix sera conditionné par le développement des luttes dans l'Hexagone, en Europe et dans le monde. Ce développement étant inégal, rien ne nous permet de préparer des formes d'organisation politique que les peuples se donneront.

— Ce qui compte aujourd'hui, ce n'est pas de se perdre en hypothèses mais de mener dans notre réalité spécifique notre combat spécifique en comptant d'abord sur nos propres forces.

— Ce combat passe par le soutien actif de toutes les luttes que les classes populaires occitanes mènent contre leurs exploiters. Le développement de ces luttes tient d'abord dans leur convergence. Notre mouvement s'emploiera donc à l'unification des luttes que les paysans, les ouvriers, les jeunes, la petite et moyenne bourgeoisie en voie de prolétarianisation entreprennent. Il les popularisera, en soulignera la signification, en précisera les intérêts communs et l'ennemi commun, et il cimentera dans la culture occitane commune l'unité populaire en mouvement.

Dans cette tâche, le mouvement tiendra compte du rôle particulièrement exemplaire que les paysans moyens et petits jouent depuis quelques années.

La réalisation des tâches que nous nous sommes fixées ne se fera que s'il y a radicalisation des militants et du mouvement simultanément dans la pratique (priorité à la lutte politique : engagement de tous dans les luttes de masse) et dans la critique théorique (nous y reviendrons), en chassant de nos rangs la division du travail (penseurs d'un côté, militants de l'autre), en subordonnant nos activités aux nécessités de la lutte, en évaluant justement nos forces et en les engageant pleinement dans une pratique de masse qui n'a rien à voir avec l'activisme et le réformisme.

— Compte tenu de l'état actuel de nos forces et des particularités de chaque région occitane, l'initiative est laissée aux comités de base dans le respect des discussions arrêtées en A.G. Le Comité central joue un rôle de coordination de synthèse et d'impulsion. Le bulletin (le journal) est l'outil de la cohésion du mouvement.

— Les enseignants, étudiants et jeunes scolarisés créent une association occitane de masse dont le rôle est de lutter contre l'école de l'idéologie bourgeoise et coloniale, contre l'école de l'impérialisme culturel français, contre l'école antichambre de la déportation, contre l'école agence technologique du capital, pour le soutien militant des luttes populaires occitanes, pour le renouveau culturel occitan à partir de l'occitanisme du peuple, pour la recherche avec les militants de données qui permettront à un mouvement d'approfondir sa critique politique.

— Le mouvement contribue au développement du travail culturel occitaniste et le considère comme faisant partie de la lutte. Il se donne les moyens de sa vulgarisation. Il combat tous les relents pseudo-folkloriques ou félibréens qui cautionnent en fait la politique de notre anéantissement.

Daissa ta vergonha,
Tu Occitan,
Daissa ta vergonha.
Tu païsan.
I a pasmai de vergonha.
As dret a la paraula.
Occitans, païsans,
A totis vos disi :
Parla !

Laisse ta honte,
Toi Occitan,
Laisse ta honte.
Toi, paysan.
Il n'y a plus de honte.
Tu as droit à la parole,
Occitans, paysans,
A vous tous je dis :
Parle !

LO TEATRE DE LA CARRIERA

Fusil levé et poing serré, et un cri : « Jusqu'à la victoire ! ». On pourrait penser qu'il y a de quoi faire fuir l'occitan moyen. On n'est pas à Cuba ici. Pourtant il n'y a ici que des vigneronnes, des femmes, des hommes, des vieux, des jeunes en cercle autour des acteurs ; ils ne s'en vont pas en criant leur colère, ils s'approchent des acteurs et ils parlent. Avec toute l'amertume de ceux qui se sentent crever. « Sem davalats fins al fons, i a pas res mal a perdre. Lo cal prener lo fusil ! » (Nous sommes tombés bas, il n'y a rien à perdre, il faut prendre le fusil !).

D'autres : « Soi plan d'accordi, mai amb las elections, macarèl, se pot far cambiar qui com ! » (Je suis d'accord mais avec les élections, macarèl, on peut faire changer quelque chose).

Quelques-uns enfin : « Feu que soi vengut amb los pichots ! Comprenei pas que la comune aja permès aquo. » (Moi qui suis venu avec les gosses ! Je ne comprends pas que la commune ait permis ça).

Alors on rit autour du dernier qui a parlé, parce qu'on sait que c'est lui, « manjatot » comme dans la pièce, le notable du coin.

Il y a aussi des touristes, ils n'ont pas tout compris, mais se sont sentis attaqués dans la pièce : on leur explique que ce qui est dénoncé, c'est pas les « touristes », mais la « vocation touristique » officielle du pays.

Cette tournée c'est un pas de plus après Marti et la chanson occitane. Tout devient possible. Les paysans de l'Herault, de l'Aude, de la Dordogne du Gard se reconnaissent dans « Monsieur Occitane ».

« Lo théâtre de la carriera » ils sont venus de Lyon, avec un noyau

d'acteurs occitans ; ils avaient commencé par de l'agitation culturelle, des pièces sur l'actualité, sur la vie culturelle, dans la rue, dans les H.L.M. Maintenant une pièce sur la colonisation dans leur propre milieu : les villages d'Occitanie. C'est un théâtre de militants. Et le mot théâtre qui sous-entend public, acteurs, ça sonne même un peu faux.

D'abord, faire des enquêtes, recueillir des informations précises sur le pays, le travail des gens : leurs problèmes, ce qu'ils veulent et ce qu'ils ne veulent pas. Puis le schéma de la pièce est élaboré et critiqué collectivement. Six mois de travail, le soir (parce que les deux tiers sont des jeunes travailleurs et le reste étudiants.) Tout est discuté toujours provisoire, adaptable, mobile. Chaque soir la pièce est plus ou moins remaniée selon les réactions des gens, les problèmes locaux... etc.

M. Occitane est mort. On fait une enquête : qui l'a tué ? Les médecins arrivent : « pissa roge, a lo ventre que repaplocha e parla mal lo francés » (il pissait rouge, son ventre est enflé et il parle mal le français). Puis on fait venir les témoins : Déborrona le local, lo curat, qui voit un signe de la colère de Dieu, et puis Repotegaire, candidat aux municipales, qui fait de la propagande pour ces « pissadores sus rolletas ». Le cadre de la vie quotidienne est mis en place. Arrive une sorcière « OME D'OC AS DRECH A LA PAROLA ». Occitane se réveille jusque-là, étendu mort sous le drapeau occitan. « Es aquí qui giscla lo contacte amb lo mond : « tel coma es, tel coma parla, aquel es nostre. »

(C'est là que surgit le contact avec le monde : « tel que tu es, tel que tu parles, ainsi tu es des nôtres. ») La sorcière le prévient : trois jours pour s'en sortir, sinon... Trois jours pour comprendre, aller jusqu'au fond, faire le tri entre les amis et les ennemis et entamer la lutte. — Occitane va alors demander l'aide du gros Manjatot, le notable. Puis il se laisse tenter par la société de consommation :

« Societat de publicitat e d'estetica de Paris, bofa ventre e tarobusta cap. »

On va faire de ce rustre un homme moderne : il va suivre la mode, parler « pouchut », acheter des gadgets, prendre ses vacances au club Méditerranée. Mais à chaque fois, sa femme le fait revenir à la réalité : il va chercher ses amis et ses frères dans la vie de chaque jour, et là où il est.

— Par un chemin où il faut faire du slalom entre la machine. « M'as colhonat quand t'ai vist » les rabatteurs du crédit agricole, les missionnaires de l'Europe capitaliste, enfin la sentence de Mansholdt et Vedel : « les petits propriétaires sont 800 000 de trop, il vous faut partir. »

— Occitane va alors à l'usine chercher du travail. Mais l'usine ferme. Pour le tourisme, le maire et le curé jouent les rabatteurs de « l'aménagement du territoire ». Occitane trouve sa femme qui danse la Bambolega pour amuser les touristes. Il veut chasser, pêcher, mais Manjatot a tout acheté...

— Dernière illusion : les élections mais les candidats. « Setz endentat, Occitane parletez quand auretz pagat. » (Vous êtes endetté, vous

parlez quand vous aurez payé.) C'est la fin. Manjatot lui achète ses terres. On veut lui faire jouer le Tamarro (dahu) pour les touristes. Occitane a compris, il va régler ses comptes :

« Imaginatx que vivetz de la terra, qui tiratz tota vostra vida, vostra joia, vostra pena, d'aquel troc de terra, quand aquela terra es malaut, sètz malautes vautres tanben. » (Imaginez que vous vivez de la terre, que vous tirez toute votre vie, votre joie, votre peine de ce morceau de terre, quand cette terre est malade, vous êtes malade vous aussi.)

Le « théâtre » est fini. Occitane est partout dans le public, maintenant, et ce n'est plus un public, c'est un peuple.

— Cette année, nouvelle tournée d'agitation culturelle dans huit départements d'Occitanie. La pièce, ou plutôt, le schéma adaptable : « Oc-Oc-Oc » prend pour prétexte le VII^e centenaire de l'annexion de l'Occitanie centrale. Mais l'action est en 1971, dans les villages et les villes d'ici, et aussi chez les Occitans immigrés à Paris pour trouver du boulot et qui veulent redescendre — dénonciation de la colonisation sous toutes ses formes.

Après un mois de préparation (en juillet) fin juillet et août, d'Avignon à Millau, de Toulouse à Pézenas. Il y a du boulot en perspective avec les comités locaux de Lucha Occitane et tous les gens intéressés.

Un groupe de militants qui travaillent avec « LO TEATRE DE LA CARRIERA »

Cette double page a été réalisée de façon autonome par des groupes autour de « TOUT ». De Rodez, Avignon, Toulouse, Aix, Montpellier, après des discussions avec des camarades de Lutte Occitane.

Les articles de ces deux pages centrales ont été écrits par des camarades de LUTTE OCCITANE.

LUTTE OCCITANE est un des groupes constitués dans le midi, il regroupe une fraction de ceux qui mènent le combat Occitan.

D'autres groupes et d'autres gens, qui ne sont pas à Lutte Occitane luttent aussi et n'ont pas parlé dans ce journal. Leur parole sera nécessaire afin de donner un point de vue plus complet sur la révolution dans le midi.

LA REDACTION.

LE PAYS VIT AU PRESENT

La nuit est longue ici, disait-il
l'hiver n'en finit pas
La honte nous tient, disait-il
Et d'autres sont venus qui ont dit :
« Sur le pays il ne fait jamais
que le temps qu'y font les hommes.
Nous avançons à grands pas
Le jour vient où nous serons des hommes »

Le Vietnam, c'est loin, disaient-ils
le Biafra c'est autre chose
Nous ne sommes pas des nègres, disaient-ils
Et d'autres se sont levés qui ont dit :
« Le noir c'est toujours la couleur
des esclaves du capital
Nous portons toutes les douleurs
Notre chant est général »

Au service du peuple nous luttons
La parole est prise
Nous sommes sortis du silence, luttons.
Et d'autres se lèvent qui disent :
La colère s'affirme
partout en même temps
la honte est abolie,
le pays vit au présent ».

L'agriculture occitane ne peut s'étudier avec une grille nationale car elle représente une forme d'activité différente par rapport aux autres régions. On peut essayer de comprendre la situation en étudiant trois aspects :

- géographique ;
 - économique ;
 - social.
- L'agriculture de ce pays est, du fait de la situation climatique géographique différente du reste de la France.
- On trouve d'abord la vigne qui est dans son milieu naturel. Vigne à l'origine dans les « sousbergues » mais qui du fait de l'expansion de la conquête de l'Algérie est descendue dans la plaine. On trouve les fruits et les légumes en primeurs et souvent de plains champs localisés à la frontière catalane pour l'ouest et dans le Vaucluse, Bouches-du-Rhône pour l'est. On trouve encore l'olivier sur les conts Cévennes et dans les Alpes, le tabac, le raisin de table (Clermont est le plus grand marché de France), les amandes...
- Pourquoi est-il important de poser le problème géographique ? déjà il y a une coupure avec ce que l'on appelle l'agriculture en France cela entraîne une différence de vie, de mentalité, de culture.

La France comme les autres pays d'Europe a choisi le Marché commun non pas dans l'intérêt des travailleurs mais pour l'argent. Il y a dix ans on a construit l'empire industriel européen : il fallait y ajouter l'agriculture pour que ce soit complet. A ce moment le pouvoir a dû choisir : quelle agriculture ? quelle région ?

a. — Deux types d'agriculture existent : le type industriel et capitaliste, le type que l'on appellera familial. Le premier est représenté par le blé, la betterave, parfois le lait ; le second par le reste. Si l'on se réfère à la situation géographique on voit que à travers un type d'agriculture économique on retrouve le découpage géographique. Il est évident que le pouvoir a choisi le premier type. Le blé voit son prix augmenté tous les jours grâce à l'action de Pellat qui est le patron du syndicat du blé. Sa politique est simple : le prix ! En effet les autres aspects ne les concernent pas, ils les ont résolus. Comment ? En dehors d'un choix politique, on les écoute parce que le syndicat du blé représente 80 % de l'argent de la F.N.S.E.A.

b. — Quelle région ?

Décentralisons, développons l'économie : pour le pouvoir cela se situe à 200 kilomètres de Paris. Après rien n'existe. Ou plutôt quelque chose existe, mais dans un but bien précis : organiser le désert.

Il faut écouter Mansholdt me dire : « Nous avons besoin d'un cour de récréation, le Midi en présente tous les avantages. »

De plus la France, pays colonisateur a perdu toutes ses colonies extérieures. Et que faisait-on dans ces colonies ? Du tourisme et des essais nucléaires : conclusion logique : on installe la Floride occitane et Canjuers, le Larzac, le Pic-Saint-Loup...

Enfin l'Occitanie est loin du pouvoir de décision : les capitalistes refusent d'implanter des industries pour des raisons de super bénéfice. Une fois que le pouvoir a choisi en fonction de ces différentes raisons il prend les moyens pour le faire.

Il ne peut pas officiellement dire « foutez le camp », alors il choisit l'assassinat économique. Par l'intermédiaire des organismes semi-publics comme les chambres d'agriculture, avec certains techniciens, il organise l'anarchie économique : un jour on préconise au nom du progrès de la rentabilité tel ou tel cépage, telle ou telle spéculation le lendemain on dit le contraire. Par exemple : on a préconisé les cépages hybrides, en 1975 il n'en faudra plus un seul. On a donné une prime d'arrachage de la vigne pour planter des arbres fruitiers et maintenant on donne une prime à l'arrachage des pommiers pour planter de la vigne...

On voit alors ce que jamais on n'a pu voir en France : une baisse du revenu des agriculteurs occitans. Quelle est la classe qui accepterait cela ? le salaire diminue tandis que le niveau de vie et les moyens d'exploitations ont augmenté de 15 %.

Comme ce n'est pas encore suffisant on nous supprime les quelques privilèges qui nous aidaient à avoir la parité avec les autres secteurs : essence détaxée, droit de boucher de cru...

Enfin profitant du fait que la moyenne d'âge des chefs d'exploitations du Midi est élevée (plus de 50 % ont plus de 55 ans) on utilise la spéculation foncière comme moyen de départ. Spéculation qui certes profite à l'exploitant agé, car au terme d'une vie il est intéressant de vendre son terrain assez cher, mais qui profite surtout aux marchands de tourisme et aux requins de fric.

Au niveau du foncier on voit donc la terre de notre pays partir entre les mains d'étrangers qui ne la respectent plus comme nous, mais qui en feront une source de revenu pour mieux exploiter le touriste. Car l'exploiteur n'est pas celui qu'on pense, ce n'est pas l'Occitan c'est le capitaliste qui achète avec son argent, qui exploite, qui encaisse les bénéfices et qui investit ailleurs. Il ne nous reste même pas la solution (fausse) de la participation au niveau des actionnaires, les loueurs (la bourgeoisie) étant ultra minoritaires. Quant aux emplois, il est prévu deux mille sur vingt-cinq mille pour nous.

Tout le problème économique a des conséquences directes sur le social. Les campagnes se dépeuplent : cela, au premier abord, pouvait paraître normal, au moins comme ça se passe. En dehors du problème de la déportation que cela entraîne, s'il n'y a plus de paysans, il n'y a plus de nature. On s'est aperçu que là où les paysans avaient disparu les incendies sont plus nombreux, les incendies sont plus nombreux, le pouvoir voyant cela nous propose la farce (noire) de indiennes appelées communément les parcs régionaux. Là, au nom de dégâts, vendant des souvenirs, dansant nous amuserons les touristes graphiques à la grande joie des capitalistes. Là encore le paysan qui au pied du mur, refuse : le pouvoir s'est trompé en nous considérant comme sous-développés, comme des êtres de classe secondaire. La culture d'une façon sourde, inconsciente presque, demeure, et de là naît la...

Pour cela il faut dénoncer sans cesse la colonisation de notre pays et les plans révolutionnaires nationaux sont inapplicables : c'est par l'explication occitane de la situation capitaliste que les gens comprendront. Nous ne donnons pas de frontières : les gens doivent se déterminer politiquement et ethniquement sans pressions centralistes de notre part. Tout ce qui peut être de la collaboration doit être dénoncé en tant que tel. Il est bien évident qu'à partir de notre situation de régions sous-développées notre lutte peut facilement s'intégrer dans la lutte mondiale contre l'impérialisme yankee. Un Occitan qui se sent colonisé comprend très facilement la situation du Vietnam, du Breton, du Basque... Un Français déraciné, malgré les explications des groupes politiques, le comprendra moins facilement.

Nous ne pouvons refuser l'aide des révolutionnaires mais la révolution c'est à nous et c'est nous Occitans qui la ferons ; nous recusons et attaquons les groupes qui voudraient nous utiliser dans un esprit colonisateur. La révolution passe au même titre par la lutte de classe que par la lutte pour notre civilisation.

LO PAI
La nuèi
L'ivèrn
La verg
E d'aut
Se son
« Sul po
Que lo
Avançan
Lo jorn

Lo Vietn
Lo Biaf
Nosautr
E d'aut
Se son
« Lo ne
Dels es
Portam
Nostre

« Al ser
Siam so
La para
E d'aut
Se son l
« La col
De pert
La verg
Lo païs

... au présent
... long, aïci, as dit
... acaba pas, as dit
... nha nos ten, as dit
... s, d'autres d'autres, d'autres
... vats aïci, qu'an dit
... s jamais la pas
... ans que fan los omes
... grand compàs
... en que serem d'omes. »

... am'es luenh, disian
... es quicom mai, disian
... s siam pas de negres, disian
... s, d'autres, d'autres, d'autres
... vats aïci qu'an dit :
... e es toïorn lu color
... aus del capital
... otas las dolors
... nt es general. »

... ci del poble lutam.
... is del silenci, lutam.
... la es presa, lutam.
... s, d'autres, d'autres, d'autres
... vats aïci que dison :
... ra s'assolida
... al meteis temps
... nha es abolida
... u al present. »

et geo

qui était
u vir et
ensuite
qui sont
Ver, les
orte des
l'héaùt

pro, que
et que

Les militaires, ils y sont depuis le début du siècle. 3 000 hectares au milieu du plateau du Larzac. Cantonement des troupes qui devaient mater la révolte des vignerons en 1907. Puis camp de concentration pour le F.L.N.

Maintenant on veut faire peau neuve et suivre le progrès. Et même le précédent, on ne sait jamais, au jour d'aujourd'hui, avec tous ces mauvais exemples... Alors on prévoit un camp anti-guerrilla, le plus perfectionné d'Europe, le plus grand, avec les « corps d'élite », il faut prévoir pour sauver la République. Les Anglais et d'autres, qui participent aux manœuvres annuelles, seront de la fête, la France, pour une fois, sera en avance d'une guerre.

L'idée est dans l'air. Mais ça ne va pas assez vite pour les notables. Ils remuent leur graisse tous azimuts : Lapeyre, maire U.D.R. de la Cavalerie, son compère de curé, et Delmas, député U.D.R. de Millau. Les 3 mousquetaires, avec le 4^e en coulisses, ancien député, futur sénateur, qui, au début, fait semblant d'être contre. Lapeyre est intendant du camp. Il maquille au congrès U.D.R. qu'il fait tenir à la Cavalerie, et l'idée est lancée à grands renforts de publicité.

... Le camp, citoyens, fera la fortune des commerçants de la Cavalerie et de Millau. Il créera des emplois nouveaux...

2 000, promet Delmas au début. Puis 500, puis 50, promet Lapeyre deux mois après dans une réunion publique. En fait, il n'y aurait aucun emploi, car l'armée amène avec elle son personnel, comme à Canjuers. Mais : « Vous pourriez faire pousser des tomates et des légumes frais pour les soldats », dit Delmas (Larzac : 800 m d'altitude...). Et : « vos filles pourront épouser des légionnaires ; quelle promotion sociale ! », comme a dit Debré à Canjuers. Et puis, tout ces futurs héros, bérêt rouge, képi blanc en technicolor, ça honorerait notre terroir...

Au début, les commerçants croient au Père Noël à képi : Millau ville de garnison... Dans le contexte de misère régionale, il y a ceux qui s'accrochent à ça comme à une planche de salut, parce que Millau crève, comme toutes les petites villes d'Occitanie. La ganterie pille. Le chômage part en flèche, l'exode des jeunes aussi. Les militants commencent alors une campagne de démythification et en expliquant que, pas plus que l'armée ne va créer d'emplois, elle ne va stimuler le commerce : elle a ses propres réseaux de distribution et n'achète pratiquement pas de marchandises sur place. Et puis aussi, que pour survivre on en soit réduit à accepter l'humiliation de l'occupation par l'armée et à s'installer dans une ambiance militaire, le scandale profond d'une pareille situation commence à être vu. Il y a aussi 527 personnes, devant être chassées du Larzac, de leurs terres et qui résistaient après un moment d'hésitation.

30 000 hectares sont prévus. 107 familles vont foutre le camp. Roquefort va perdre 1 million 300 000 litres de lait de brebis pour son fromage. Mais Perrier-Sapiem, c'est racheté, s'en fout. Il fera venir le lait d'ailleurs, à moindre frais, aux « cours mondiaux », en pillant le Tiers Monde.

LARZAC : NOUS VOULONS VIVRE

Un paysan de Cornus : « les militaires ils nous emmerdent, ils passent partout ; ils tirent ici que vous diriez la guerre. Les indemnités ils disent que ça se fera au tarif des partages de famille ; ça veut dire au plus bas ; ils ne paieront pas les bâtisses : « qu'est-ce que voulez qu'on en fasse ». Ils disent qu'ils ne vont pas tout prendre, qu'ils laisseraient les terres les mieux, celles des plus riches, quoi... Même dans les villages ils passent avec des chars, l'autre jour j'ai juste eu le temps de me jeter contre un portail. C'est la raison du plus fort... »

Un jeune de la Liqueuse : « Cet hiver, quand c'était bloqué par la neige, il y avait un jeune de malade à La Liqueuse ; alors on a téléphoné au camp pour demander une ambulance militaire ou quelque chose comme ça comme le transporter à Millau, il y a un officier qui a répondu : « vous les paysans, vous nous mettez des bâtons dans les roues pour l'agrandissement du camp, vous n'avez qu'à crever... »



Les paysans montent un Comité de Sauvegarde, apolitique au début, puisqu'il comprend aussi bien les gros que les petits menacés. Des jeunes ouvriers non syndiqués ou syndiqués minoritaires et des militants C.F.D.T. dénoncent le projet remède miracle au moment de la fermeture de Jonquet, la dernière usine importante. Le M.C.A.A. dénonce l'invasion militaire, le Secours Rouge fait la liaison entre tous ceux qui ont décidé de se battre. Lutte Occitane démonte le projet comme une étape de plus dans la liquidation du pays.

Un front se crée contre ce point de non-retour de la colonisation des paysans, des ouvriers, des jeunes travailleurs, des lycéens, des étudiants.

Une marche pacifique est décidée et préparée pour le 9 mai, à l'initiative du M.C.A.A. pacifistes). Secours Rouge, Protection de la Nature, Lutte Occitane, C.F.D.T., P.S.U., P.S. la mobilisation se fait contre la colonisation militaire et contre la colonisation tout court. Des réunions préparatoires se tiennent dans toute la région, à Millau, à Rodez, à Saint-Affrique, à Roquefort, dans les villages. Les jeunes étaient jusque là découragés par le manque de perspective de luttas dans une région saignée par l'exode, endormie et muselée par les notables. On reprend espoir. Cette lutte commune possible, c'est un réveil. Les partis hexagonaux, bien sérieux et bien patriotes, P.C. en tête, traitent tout ça d' « agitation gauchiste ».

Le 9, on était 1 500 jeunes venus de toute la région et d'autres coins d'Occitanie, pour défilier à Millau et sur le Larzac. Des banderoles : « nos daissarém pas torc », « on se laissera pas broyer », « e, occitan », « armée = polluit un pais que moris es un pais qu'om tua » (un pays qui meurt est un pays qu'on tue). Il n'y avait pas beaucoup de paysans, pourtant c'était eux les plus directement concernés. L'un de ceux qui étaient là nous dit : « le notable du coin (le futur sénateur...) a pris son bâton de pèlerin et a fait le tour des fermes en disant que des milliers de gauchistes allaient débarquer, qu'il fallait rester chez soi, etc... Alors, les paysans, ils attendent de voir. »

L'ambiance de la marche, c'était détendu et fraternel parce qu'on était là pour dire que nous aussi on veut vivre, contre l'armée et contre tout ce qui nous oppresse. Après des prises de parole explicatives et du folk-song occitan, on a discuté par petit groupes avec les gens de la Cavalerie.

Après la marche, le premier bilan est positif : les paysans ont été assez frappés parce qu'il n'y a pas eu d'incidents et on leur avait annoncé l'arrivée d'une armée de casseurs. Puis les jeunes de Millau ont fait du ferme à ferme pour donner des explications et dénoncer l'intox des notables.

Maintenant rien ne va plus pour les tenants du camp : le bandeau est tombé ; les 3 mousquetaires se retrouvent seuls, leurs petits amis politiques ne veulent plus se mouiller publiquement pour soutenir le projet. Il faut avoir l'air de tenir compte de l'opinion, parce que l'opinion, ça vote. Tomasini, de passage en Aveyron, déclare que « le camp n'apportera pas grand-chose à l'économie de la région ». La lutte commence de payer, mais le projet d'extension n'est pas abandonné en haut lieu.

Au Comité de Sauvegarde, le bel apolitisme du début, ça commence à se fissurer. Maintenant que les choses deviennent claires, les positions de chacun le deviennent aussi. Les gros, ceux que le camp ne gêne pas trop, en restent prudemment à leurs chères études techniques : « ça n'est pas une affaire politique... » Les autres, ceux qui sont vraiment menacés, qui vont être vendus à l'armée comme du bétail, se radicalisent :

« On a compris : il faut continuer à se battre jusqu'au bout, on ne se contentera pas d'un baroud d'honneur. »

D'abord, il faut que le projet d'extension soit abandonné. Et puis on luttera pour que l'armée foute le camp de Larzac. Complètement. Et en ça, les soldats du contingent, les appelés, doivent devenir nos alliés, si on les aide à comprendre la connerie que c'est de perdre une partie de sa jeunesse pour l'armée, et si on les aide à résister à l'oppression de l'armée, qui est un ennemi commun.

Nos an ja pres Aubion
Uèi nos prenon Canjuers
Vòlon la Santa-Bauma
De qué prendran encara ?
Mai marcham pas
Es acabat
Ara n'i a rpon
Le vam lo ponh
E lucham

Ils nous ont déjà pris Albion
Aujourd'hui ils nous prennent Canjuers
Ils veulent la Sainte-Baume
Que prendront-ils encore ?
Mais nous ne marchons pas
C'est fini maintenant il y en a assez
Nous levons le poing
Et nous luttons.



M. DEBRÉ à Canjuers : **CREMA PROVENÇA**, an decidit de fe reboscar

Après la marche

Monsieur P. G. a perdu une belle occasion de se taire !... Il voulait nous consoler, peccaire !... Nous allons, nous aussi, lui donner notre point de vue. Il pourra le méditer à son aise, puisqu'il a des loisirs !...

Nous n'avons que faire de ce prophète de malheur qui se dit « un vrai de vrai ». La preuve serait à faire : il prêche la fuite ! Nous aurait-il déjà trahis ? Qu'il vende ses terres ce brave homme s'il est si malheureux, d'autres la travaillent. Qu'il aille s'enfermer dans une de ces « cages à lapins » où l'on respire l'air pur et où la vie est rose ! Là, on ramasse l'argent avec une pelle, quand on peut s'en payer une ; et on n'a plus le « cul terreux ».

Monsieur P. G. a le droit de vendre sa terre, s'il le désire. Mais surtout qu'il ne vende pas celle des autres ! Elle ne lui appartient pas, qu'il nous laisse le soin de décider, nous-mêmes, de notre sort, car c'est de nous qu'il s'agit d'abord et non de lui...

Nous reconnaissons à Monsieur P. G. le droit de penser ce qu'il veut. Nous ne lui reconnaissons pas le droit de parler de ses « chers amis » du Larzac, qu'il ne connaît pas, puisqu'il le dit lui-même. Qu'il aille d'abord se renseigner avant d'aboyer !... Nous le dispensons de nous plaindre, nous sommes assez grands pour nous plaindre tout seuls. Nous le dispensons, à plus forte raison, de nous donner des conseils. Nous sommes assez grands pour savoir ce que nous avons à faire sans recourir à un « maquignon douteux » pour vendre notre « peau ». Nous ne sommes pas à vendre... qu'il se vende lui-même si cela lui fait plaisir et qu'il nous laisse la paix !...

D'après Monsieur P. G., le Larzac est « foutu ». Qu'il donne son adresse, nous lui enverrons un exemplaire du « livre blanc ». Encore un autre qui n'a vu que l'armée pour sauver la situation. Si, chaque fois qu'il y a des chômeurs et une récession économique quelque part, vous devez implanter des camps militaires pour sauver la situation, vous êtes bien partis. **Vive la France !**

Si c'est nécessaire de faire ce camp du Larzac, expliquiez-nous en quoi. Vous tirerez des plans et donnerez des conseils à vos chers « amis » ensuite. Et, si ce n'est pas nécessaire, puisqu'on a de l'argent à dépenser, qu'on le dépense à créer des emplois dans la région et peut-être la question de partir ou de rester se posera autrement ! Evidemment on n'aurait pas les tanks dans nos champs mais, ici, vous savez, on s'en passerait.

Quant au « grand disparu », dont vous avez la bouche pleine, laissez-le dormir en paix... ne le réveillez pas pour ça. Reconnaissez-lui les qualités et les défauts, qu'il avait, comme tout le monde ; mais de grâce, ne le mêlons pas aux affaires du Larzac.

Mais, au fait, Monsieur P. G., qui politise nos affaires ? Ce ne sont pas les chevelus que vous aimez tant qui se servent en premier. Croyez-le, ce qui nous intéresse, ce n'est pas de savoir « ce qui va dans le sens de l'histoire », mais c'est d'abord ce qui va dans le sens de l'homme.

Monsieur P. G. ne compte pas beaucoup sur les chevelus « armés d'une guitare » ! Il ne sait pas de quoi il aura besoin. Non ! ce n'étaient pas des bandits qui défilaient sur le Larzac ! La preuve, c'est qu'ils n'ont rien cassé et ça vous coupe le souffle. Ils ont les cheveux longs, ils n'ont pas toujours les mêmes idées que nous, et après !

Etes-vous sûr d'avoir la vérité ? Lorsque plus de 1 000 jeunes défilent en compagnie de leurs professeurs pour demander la paix, vous devriez vous interroger avant de critiquer ou de photographier le détail qui fait rire.

Si d'autres prenaient la caméra et la braquaient sur vous, il y aurait certainement aussi de quoi rire et, peut-être, encore plus de quoi pleurer. Les jeunes qui défilaient sur le Larzac, le 9 mai, et les autres, n'ont que faire de votre tribunal de vieilles hypocrisies. Ils ont besoin qu'on les comprenne et qu'on les aime, même si nous ne pouvons tout approuver chez eux, car ils ne sont pas parfaits. Et les adultes, sont-ils parfaits ? Qui exploite les jeunes ? Qui s'enrichit sur leur dos ? Qui les manipule ? Qui les a fait ces jeunes ? Qui les a élevés ? Et... qui les aide ? On peut critiquer dans le dos toute une vie, mais qu'est-ce que ça change et qu'est-ce que ça construit ?

Tous ces gens qui veillent de si près à nos intérêts sur le Larzac, nous savons ce que cela veut dire !

Nous n'avons pas besoin de vous expliquer plus longuement pourquoi nous ne sommes pas les « amis » de Monsieur P. G. et de ceux qui les soutiennent.

Cet article porte une vingtaine de signatures d'Agricuteurs du Larzac.

que nous avons pris conscience de notre culture et parce que nous sortons

Cette double page a été réalisée de façon autonome par des groupes autour de « TOUT ». De Rodez, Avignon, Toulouse, Aix, Montpellier, après des discussions avec des camarades de Lutte Occitane.

Les articles de ces deux pages centrales ont été écrits par des camarades de LUTTE OCCITANE.

LUTTE OCCITANE est un des groupes constitués dans le midi, il regroupe une fraction de ceux qui mènent le combat Occitan. D'autres groupes et d'autres gens, qui ne sont pas à Lutte Occitane luttent aussi et n'ont pas parlé dans ce journal. Leur parole sera nécessaire afin de donner un point de vue plus complet sur la révolution dans le midi.

LA REDACTION.

LE PAYS VIT AU PRESENT

La nuit est longue ici, disait-il

L'hiver n'en finit pas

La honte nous tient, disait-il

Et d'autres sont venus qui ont dit :

« Sur le pays il ne fait jamais

que le temps qu'y font les hommes.

Nous avançons à grands pas

Le jour vient où nous serons des hommes »

Le Vietnam, c'est loin, disaient-ils

le Biafra c'est autre chose

Nous ne sommes pas des nègres, disaient-ils

Et d'autres se sont levés qui ont dit :

« Le noir c'est toujours la couleur

des esclaves du capital

Nous portons toutes les douleurs

Notre chant est général »

Au service du peuple nous luttons

La parole est prise

Nous sommes sortis du silence, luttons.

Et d'autres se lèvent qui disent :

La colère s'affirme

partout en même temps

la honte est abolie,

le pays vit au présent ».

L'agriculture occitane ne peut s'étudier avec une grille nationale car elle représente une forme d'activité différente par rapport aux autres régions. On peut essayer de comprendre la situation en étudiant trois aspects :

- géographique ;
- économique ;
- social.

L'agriculture de ce pays est, du fait de la situation climatique et géographique différente du reste de la France.

On trouve d'abord la vigne qui est dans son milieu naturel. Vigne qui était à l'origine dans les « sous-bergues » mais qui du fait de l'expansion du vin et de la conquête de l'Algérie est descendue dans la plaine. On trouve ensuite les fruits et les légumes en primeurs et souvent de plaines champs qui sont localisés à la frontière catalane pour l'ouest et dans le Vaucluse, le Var, les Bouches-du-Rhône pour l'est. On trouve encore l'olivier sur les contreforts des Cévennes et dans les Alpilles, le tabac, le raisin de table (Clermont l'Hérault est le plus grand marché de France), les amandes...

Pourquoi est-il important de poser le problème géographique ? Parce que déjà il y a une coupure avec ce que l'on appelle l'agriculture en France, et que cela entraîne une différence de vie, de mentalité, de culture.

La France comme les autres pays d'Europe a choisi le Marché commun non pas dans l'intérêt des travailleurs mais pour l'argent. Il y a dix ans on a construit l'empire industriel européen : il fallait y ajouter l'agriculture pour que ce soit complet. A ce moment le pouvoir a dû choisir : quelle agriculture ? quelle région ?

a. — Deux types d'agriculture existent : le type industriel et capitaliste, le type que l'on appellera familial. Le premier est représenté par le blé, la betterave, parfois le lait ; le second par le reste. Si l'on se réfère à la situation géographique on voit que à travers un type d'agriculture économique on retrouve le découpage géographique. Il est évident que le pouvoir a choisi le premier type. Le blé voit son prix augmenté tous les jours grâce à l'action de Pellat qui est le patron du syndicat du blé. Sa politique est simple : le prix ! En effet les autres aspects ne les concernent pas, ils les ont résolus. Comment ? En dehors d'un choix politique, on les écoute parce que le syndicat du blé représente 80 % de l'argent de la F.N.S.E.A.

b. — Quelle région ? Décentralisons : développons l'économie ; pour le pouvoir cela se situe à 200 kilomètres de Paris. Après rien n'existe. Ou plutôt quelque chose existe, mais dans un but bien précis : organiser le désert.

Il faut écouter Manschold me dire : « Nous avons besoin d'un cour de récréation, le Midi en présente tous les avantages. » De plus la France, pays colonisateur a perdu toutes ses colonies extérieures. Et que faisait-on dans ces colonies ? Du tourisme et des essais nucléaires : conclusion logique : on installe la Floride occitane et Canjuers, le Larzac, le Pic-Saint-Loup...

Enfin l'Occitanie est loin du pouvoir de décision : les capitalistes refusent d'implanter des industries pour des raisons de super bénéfice. Une fois que le pouvoir a choisi en fonction de ces différentes raisons il prend les moyens pour le faire.

Il ne peut pas officiellement dire « foutez le camp », alors il choisit l'assassinat économique. Par l'intermédiaire des organismes semi-publics comme les chambres d'agriculture, avec certains techniciens, il organise l'anarchie économique : un jour on préconise au nom du progrès de la rentabilité tel ou tel cépage, telle ou telle spéculation le lendemain on dit le contraire. Par exemple : on a préconisé les cépages hybrides, en 1975 il n'en faudra plus un seul. On a donné une prime d'arrachage de la vigne pour planter des arbres fruitiers et maintenant on donne une prime à l'arrachage des pommiers pour planter de la vigne...

On voit alors ce que jamais on n'a pu voir en France : une baisse du revenu des agriculteurs occitans. Quelle est la classe qui accepterait cela ? le salaire diminue tandis que le niveau de vie et les moyens d'exploitations ont augmenté de 15 %.

Comme ce n'est pas encore suffisant on nous supprime les quelques privilèges qui nous aidaient à avoir la parité avec les autres secteurs : essence détaxée, droit de bouillir de cru...

Enfin profitant du fait que la moyenne d'âge des chefs d'exploitations du Midi est élevée (plus de 50 % ont plus de 55 ans) on utilise la spéculation foncière comme moyen de départ. Spéculation qui certes profite à l'exploitant âgé, car au terme d'une vie il est intéressant de vendre son terrain assez cher, mais qui profite surtout aux marchands de tourisme et aux requins de fric.

Au niveau du foncier on voit donc la terre de notre pays partir entre les mains d'étrangers qui ne la respectent plus comme nous, mais qui en feront une source de revenu pour mieux exploiter le touriste. Car l'exploitant n'est pas celui qu'on pense, ce n'est pas l'Occitan c'est le capitaliste qui achète avec son argent, qui exploite, qui encaisse les bénéfices et qui investit ailleurs. Il ne nous reste même pas la solution (fausse) de la participation au niveau des actionnaires, les loueurs (la bourgeoisie) étant ultra minoritaires. Quant aux emplois, il est prévu deux mille sur vingt-cinq mille pour nous.

Tout le problème économique a des conséquences directes sur le social. Les campagnes se dépeuplent : cela, au premier abord, pouvait paraître anormal, au moins comme pas très grave. En dehors du problème de l'exode et de la déportation que cela entraîne, s'il n'y a plus de paysans, il n'y a plus de nature. On s'est aperçu que là où les paysans avaient disparu les avalanches et les incendies ont augmenté de 10 %, les incendies sont plus nombreux, l'accès impossible. Le pouvoir voyant cela nous propose la farce (noire) des réserves indiennes appelées communément les parcs régionaux. Là, au nom du folklore, déguisés, vendant des souvenirs, dansant nous amuserons les touristes photographes à la grande joie des capitalistes. Là encore le paysan quand il est au pied du mur, refuse : le pouvoir s'est trompé en nous considérant comme des sous-développés, comme des êtres de classe secondaire. La culture occitane, d'une façon sourde, inconsciente presque, demeure, et de là naît la révolte...

Pour cela il faut dénoncer sans cesse la colonisation de notre pays et les plans révolutionnaires nationaux sont inapplicables : c'est par l'explication occitane de la situation capitaliste que les gens comprendront. Nous ne donnons pas de frontières : les gens doivent se déterminer politiquement et ethniquement sans pressions centralistes de notre part. Tout ce qui peut être de la collaboration doit être dénoncé en tant que tel. Il est bien évident qu'à partir de notre situation de régions sous-développées notre lutte peut facilement s'intégrer dans la lutte mondiale contre l'impérialisme yankee. Un Occitan qui se sent colonisé comprend très facilement la situation du Vietnamien, du Breton, du Basque... Un Français déraciné, malgré les explications des groupes politiques, le comprendra moins facilement.

Nous ne pouvons refuser l'aide des révolutionnaires mais la révolution c'est à nous et c'est nous Occitans qui la ferons : nous recusons et attaquons les groupes qui voudraient nous utiliser dans un esprit colonisateur. La révolution passe au même titre par la lutte de classe que par la lutte pour notre civilisation.

LO PAIS VIU AL PRESENT

La nuèit es longa, aici, as dit

L'ivèrn sacaba pas, as dit

La vergonha nos ten, as dit

E d'autres, d'autres d'autres, d'autres

Se son levats aici, qu'an dit

« Sul país jamai fa pas

Que lo temps que fan los omes

Avançam a grand compàs

Lo jorn ven que serem d'omes. »

Lo Vietnam es luènh, disian

Lo Biafra es quicom mai, disian

Nosautres siam pas de negres, disian

E d'autres, d'autres, d'autres, d'autres

Se son levats aici qu'an dit :

« Lo negre es totjorn la color

Des esclaus del capital

Portam totas las dolors

Nostre cant es general. »

« Al servici del poble lutam.

Siam sortits del silenci, lutam.

La parolada es presa, lutam.

E d'autres, d'autres, d'autres, d'autres

Se son levats aici que dizon :

« La colèra s'assolida

De pertot al meteiz temps

La vergonha es abolida

Lo país viu al present. »

Les militaires, ils y sont depuis le début du siècle. 3 000 hectares au milieu du plateau du Larzac. Cantonement des troupes qui devaient mater la révolte des vignerons en 1907. Puis camp de concentration pour le F.L.N.

Maintenant on veut faire peau neuve et suivre le progrès. Et même le précéder, on ne sait jamais, au jour d'aujourd'hui, avec tous ces mauvais exemples... Alors on prévoit un camp anti-guerrilla, le plus perfectionné d'Europe, le plus grand, avec les « corps d'élite », il faut prévoir pour sauver la République. Les Anglais et d'autres, qui participent aux manœuvres annuelles, seront de la fête, la France, pour une fois, sera en avance d'une guerre.

L'idée est dans l'air. Mais ça ne va pas assez vite pour les notables. Ils remuent leur graisse tous azimuts : Lapeyre, maire U.D.R. de la Cavalerie, son compère de curé, et Delmas, député U.D.R. de Millau. Les 3 mousquetaires, avec le 4^e en coulisses, ancien député, futur sénateur, qui, au début, fait semblant d'être contre. Lapeyre est intendant du camp. Il maquille au congrès U.D.R. qu'il fait tenir à la Cavalerie, et l'idée est lancée à grands renforts de publicité.

... Le camp, citoyens, fera la fortune des commerçants de la Cavalerie et de Millau. Il créera des emplois nouveaux...

2 000, promet Delmas au début. Puis 500, puis 50, promet Lapeyre deux mois après dans une réunion publique. En fait, il n'y aurait aucun emploi, car l'armée amène avec elle son personnel, comme à Canjuers. Mais : « Vous pourrez faire pousser des tomates et des légumes frais pour les soldats », dit Delmas (Larzac : 800 m d'altitude...). Et : « vos filles pourront épouser des légionnaires ; quelle promotion sociale ! », comme a dit Debré à Canjuers. Et puis, tout ces futurs héros, bérêt rouge, képi blanc en technicolor, ça honorerait notre terroir...

Au début, les commerçants croient au Père Noël à képi : Millau ville de garnison... Dans le contexte de misère régionale, il y a ceux qui s'accrochent à ça comme à une planche de salut, parce que Millau crève, comme toutes les petites villes d'Occitanie. La ganterie pille. Le chômage part en flèche, l'exode des jeunes aussi. Les militaires commencent alors une campagne de démystification et en expliquant que, pas plus que l'armée ne va créer d'emplois, elle ne va stimuler le commerce : elle a ses propres réseaux de distribution et n'achète pratiquement pas de marchandises sur place. Et puis aussi, que pour survivre on en soit réduit à accepter l'humiliation de l'occupation par l'armée et à s'installer dans une ambiance militaire, le scandale profond d'une pareille situation commence à être vu. Il y a aussi 527 personnes, devant être chassées du Larzac, de leurs terres et qui résisteraient après un moment d'hésitation.

30 000 hectares sont prévus. 107 familles vont foutre le camp. Roquefort va perdre 1 million 300 000 litres de lait de brebis pour son fromage. Mais Perrier-Sapiem, c'est racheté, s'en fout. Il fera venir le lait d'ailleurs, à moindre frais, aux « cours mondiaux », en pillant le Tiers Monde.

LARZAC : NOUS VOULONS VIVRE

Un paysan de Cornus : « les militaires ils nous emmerdent, ils passent partout ; ils tirent ici que vous diriez la guerre. Les indemnités ils disent que ça se fera au tarif des partages de famille ; ça veut dire au plus bas ; ils ne paieront pas les bâtisses : « qu'est-ce que voulez qu'on en fasse ». Ils disent qu'ils ne vont pas tout prendre, qu'ils laisseraient les terres les mieux, celles des plus riches, quoi... Même dans les villages ils passent avec des chars, l'autre jour j'ai juste eu le temps de me jeter contre un portail. C'est la raison du plus fort... »

Un jeune de la Liqueisse : « Cet hiver, quand c'était bloqué par la neige, il y avait un jeune de malade à La Liqueisse ; alors on a téléphoné au camp pour demander une ambulance militaire ou quelque chose comme ça comme le transporter à Millau, il y a un officier qui a répondu : « vous les paysans, vous nous mettez des bâtons dans les roues pour l'agrandissement du camp, vous n'avez qu'à crever... »



Les paysans montent un Comité de Sauvegarde, apolitique au début, puisqu'il comprend aussi bien les gros que les petits menacés. Des jeunes ouvriers non syndiqués ou syndiqués minoritaires et des militants C.F.D.T. dénoncent le projet remède miracle au moment de la fermeture de Jonquet, la dernière usine importante. Le M.C.A.A. dénonce l'invasion militaire, le Secours Rouge fait la liaison entre tous ceux qui ont décidé de se battre. Lutte Occitane démonte le projet comme une étape de plus dans la liquidation du pays.

Un front se crée contre ce point de non-retour de la colonisation des paysans, des ouvriers, des jeunes travailleurs, des lycéens, des étudiants.

Une marche pacifique est décidée et préparée pour le 9 mai, à l'initiative du M.C.A.A. pacifistes), Secours Rouge, Protection de la Nature, Lutte Occitane, C.F.D.T., P.S.U., P.S. La mobilisation se fait contre la colonisation militaire et contre la colonisation tout court. Des réunions préparatoires se tiennent dans toute la région, à Millau, à Rodez, à Saint-Affrique, à Roquefort, dans les villages. Les jeunes étaient jusque là découragés par le manque de perspective de luttés dans une région saignée par l'exode, endormie et muselée par les notables. On reprend espoir. Cette lutte commune possible, c'est un réveil. Les partis hexagonaux, bien sérieux et bien patriotes, P.C. en tête, traitent tout ça d' « agitation gauchiste ».

Le 9, on était 1 500 jeunes venus de toute la région et d'autres coins d'Occitanie, pour défiler à Millau et sur le Larzac. Des banderoles : Des banderoles : « nos laisseront pas torc », « on se laissera pas broyer », « occitan », « armée = pollitique un pays que moris es un pays qu'om tua » (un pays qui meurt est un pays qu'on tue). Il n'y avait pas beaucoup de paysans, pourtant c'était eux les plus directement concernés. L'un de ceux qui étaient là nous dit : « le notable du coin (le futur sénateur...) a pris son bâton de pèlerin et a fait le tour des fermes en disant que des milliers de gauchistes allaient débarquer, qu'il fallait rester chez soi, etc... Alors, les paysans, ils attendent de voir. »

Après la marche, le premier bilan est positif : les paysans ont été assez frappés parce qu'il n'y a pas eu d'incidents et on leur avait annoncé l'arrivée d'une armée de casseurs. Puis les jeunes de Millau ont fait du ferme à ferme pour donner des explications et dénoncer l'intox des notables.

Maintenant rien ne va plus pour les tenants du camp ; le bandeau est tombé ; les 3 mousquetaires se retrouvent seuls, leurs petits amis politiques ne veulent plus se mouiller publiquement pour soutenir le projet. Il faut avoir l'air de tenir compte de l'opinion, parce que l'opinion, ça vote. Tomasini, de passage en Aveyron, déclare que « le camp n'apportera pas grand-chose à l'économie de la région ». La lutte commence de payer, mais le projet d'extension n'est pas abandonné en haut lieu.

Au Comité de Sauvegarde, le bel apolitisme du début, ça commence à se fissurer. Maintenant que les choses deviennent claires, les positions de chacun le deviennent aussi. Les gros, ceux que le camp ne gêne pas trop, en restent prudemment à leurs chères études techniques : « ça n'est pas une affaire politique... » Les autres, ceux qui sont vraiment menacés, qui vont être vendus à l'armée comme du bétail, se radicalisent :

« On a compris : il faut continuer à se battre jusqu'au bout, on ne se contentera pas d'un baroud d'honneur. »

D'abord, il faut que le projet d'extension soit abandonné. Et puis on luttera pour que l'armée foute le camp de Larzac. Complètement. Et en ça, les soldats du contingent, les appelés, doivent devenir nos alliés, si on les aide à comprendre la connerie que c'est de perdre une partie de sa jeunesse pour l'armée, et si on les aide à résister à l'oppression de l'armée, qui est un ennemi commun.

Un groupe de militants qui travaillent avec « LO THEATRE DE LA GARRIERA »

A TOULOUSE :

A Toulouse on a mis un an à redécouvrir la vie, alors c'est pas maintenant qu'on va s'arrêter.

Redécouvrir la vie c'est d'abord comprendre la signification de tout ce qui se passe : de la capacité de révolte de la jeunesse (comme l'ont montré les lycéens cette année) aux nouvelles formes de vie (des collectifs de vie, communautés aux multiplications des fêtes) en passant par toutes les expériences culturelles (théâtre militant dans la rue, orchestres pop engagés, chanteurs occitans...)

C'est aussi la découverte de la réalité régionale, pour nous le chômage, le droit à la vie, l'exode des campagnes ; c'est pas du fait divers, c'est du vécu, c'est l'angoisse que vive chaque jour les « Méditerranéens ». Découvrir que Bordeaux ou Marseille sont plus proches de Toulouse que de Paris c'est toute une révolution, c'est un pas qu'on a sauté c'est une rupture avec la grande politique (celle des états-majors centraux, des meetings et conférences de Presse, des secrétaires nationaux et des commémorations nationales.) On a beaucoup parlé de la Commune de Paris cette année, mais on a trop oublié celles de Toulouse ou de Narbonne.

Cette rupture avec la politique officielle, on veut encore plus la concrétiser : c'est le sens de ce numéro spécial « Occitanie », de nos échanges entre les divers groupes du Midi, de notre projet d'agence de presse.

C'est pourquoi nous tenons une permanence à notre local (venez nous parler de ce que vous faites, on vous dira ce qu'on fait) nous voulons ouvrir une « Librairie Révolutionnaire » (publions, diffusons tout texte sans exclusive, n'attendons plus qu'ils arrivent de Paris), nous participons aux marchés sauvages (car les paysans du Midi ne nous ont pas attendus pour radicaliser leurs luttes) nous voulons réaliser notre projet de cet été à la campagne.

En un mot notre attitude c'est d'inciter à créer des « lieux politiques », où circulent les informations en tous genres, les textes de réflexions, des lieux où commencer à se créer de nouveaux types de relations entre les gens (paysans-ouvriers ; paysans-intellectuels ; jeunes ruraux et jeunes citadins...), des lieux où la vie propre des gens soient la préoccupation première.



VENTE DIRECTE de POMMES

MARCHES SAUVAGES

ET MAINTENANT, QU'EST-CE-QU'ON FAIT ?

« Une action aussi bien menée soit-elle où chacun rentre chez soi et laisse le soin aux adversaires d'expliquer à la grande masse ce qui s'est passé et de forger l'opinion publique, n'est pas une action réussie — combiner les actions et l'information de masse doit être un principe à appliquer systématiquement. »

Ce que constatent les camarades de « paysans en lutte » nous pouvons le reprendre à notre compte.

Un combat anti-impérialiste

Nous assistons actuellement à un éclatement des luttes dites « nationalistes » (Irlande, Québec...) ou régionales (Mezzogiorno italien, Bretagne, Midi de l'hexagone...)

Les forces politiques conservatrices (U.D.R.) ou pseudo-libérales (J.J.-S.S.) ont saisi toute l'importance de cette éclipse et la nécessité de récupérer le mouvement.

Les forces de gauche traditionnelle (P.S., P.S.U., P.C.F.) sont dominées par l'optique centraliste française et s'opposent souvent aux militants de base qui eux comprennent parfaitement le sens des luttes, car ils sont du pays.

Les forces gauchistes, pour l'instant, sont sclérosées dans des schémas de révoltes volontaristes et n'arrivent pas à donner de réponses satisfaisantes en rapport avec la lutte globale que mènent des régions entières contre l'Etat capitaliste.

Dans régions entières (Sud Italien Bretagne...) où des couches sociales touchées dans leur ensemble par le développement de l'impérialisme (catholiques irlandais...) mènent des luttes les plus radicales contre l'impérialisme — ce sont en général les couches les plus sensibles à la misère future qui les attend — viticulteurs du Midi par exemple.

Ces couches du peuple qui se savent condamnées, se savent condamnées tant au point de vue économique que culturellement parlant — c'est-à-dire porteurs de traditions populaires, de mœurs, d'une civilisation.

Le combat anti-impérialiste commence à bouleverser les métropoles impérialistes elles-mêmes — de l'intérieur — c'est la lutte de civilisation contre l'angoisse du monde de survie — mais aussi à la périphérie — et la nouvelle gauche révolutionnaire l'a perdu de vue : c'est à la Fiat que les groupes cherchent des leçons, mais c'est à Régio que le mouvement de révolte éclate risquant de créer un déséquilibre décisif dans le monde impérialiste.

Unité populaire

En effet les luttes des « régions » tendent à déclencher une rupture fatale pour l'Etat centraliste ; si elles prennent un caractère immédiatement violent et des cycles plus ou moins longs d'affrontements armés (Italie, Irlande, viticulteurs du Midi...) c'est que le peuple de ces régions saisit immédiatement dans les forces de répression (toujours étrangères à la région), l'obstacle majeur à la réalisation de leur volonté de survivre et vivre — parce que aussi le pouvoir diviseur de l'idéologie bourgeoise — télé, racisme anti-jeunes, anti-immigrés (souvent l'intégration des immigrés se fait dans les villages) joue moins fort.

L'unité populaire est souvent réalisée — malgré les trahisons des syndicats centralistes. — A Decazville : grève d'un mois, grève de désespoir noir, toute une région soutenait ses mineurs dressés contre le pouvoir central.

Béziers : les paysans parviennent dans la rue à toucher les lycéens, commerçants, les chômeurs bien qu'ils soient les seuls à appeler à la manifestation avec le C.I.D.-U.N.A.T.I.

Cette unité n'est toujours que temporaire et spontanée. Ainsi à Béziers au moment des condamnations des lycéens. Les organisations paysannes n'ont pas mobilisé en soutien au mouvement lycéen. Le chômeur condamné n'a pas été soutenu par les groupuscules qui tentaient de manipuler le mouvement lycéen.

En effet face à cette « guérilla » de province aucune force politique n'est capable de créer un pôle alternatif positif et de lancer un mouvement autonome capable enfin de s'attaquer à l'Etat capitaliste centraliste et par là même de cristalliser un état de crise dont profiteraient toutes les forces révolutionnaires de l'hexagone.

Il ne faut donc pas s'étonner si les mouvements régionaux sont menés parfois par les idéologies plus ou moins fascisantes ou si après être descendu dans la rue le paysan du Midi continue à avoir une confiance naïve dans les notables « qui vont tout arranger ».

Etre autonomes

Dans le midi un certain nombre de camarades se rendent compte qu'il est maintenant vital — si on veut mener une politique révolutionnaire cohérente — de connaître les potentialités de lutte contenues dans les mouvements radicaux auxquels nous assistons à présent —

PECHINEY pollue la Provence

Il existe dans la banlieue de Marseille, entre la Pomme et St-Marcel, une toute petite usine de produits insecticides. On n'y voit presque jamais d'ouvriers. On dirait qu'elle marche toute seule. Elle est si petite qu'il en entrerait bien quatre-vingt dans la place de la Concorde. Mais elle se rattrape en émettant jour et nuit une fumée extrêmement noire qui par temps calme empoisonne 10 km du pays environnant. Or, à quelque distance de cette usine se trouve une maison de retraite pour vieillards et le pays est assez fortement peuplé.

Les habitants ont demandé que l'usine soit placée ailleurs, dans une zone déserte. Ils ont gagné en première instance, gagné en seconde instance, gagné en cassation. Mais l'usine demeure, car cette usine est : Pechiney.

Le 11 juillet 1971, dans la petite ville d'Aubagne, près de Marseille, se sont réunis et ont défilé les élus de la région suivis de personnalités et d'un grand nombre d'associations provençales et de toute une population pour protester contre la pollution et la destruction des sites de la Provence par la grande industrie et par l'armée. (Bauxistes des Alpilles, boues rouges de Cassis, fusées de la Haute-Provence, terrains balistiques du Canjuers et du Ventoux, sidérurgie de Fos, radar militaire de la Sainte Baume, pollution des eaux et des plages, gaz déléteurs, mort des platanes de Marseille, etc.) On a décidé de faire signer les participants une pétition au ministre et de faire parvenir au président de la République « un parchemin enluminé » (sic) aux couleurs de la Provence, réclamant la disparition de ces attentats à la nature.

Or, le simple bon sens démontre que si l'on arrive pas à juguler la petite usine de Pechiney à la Pomme on n'arrivera encore moins à juguler les mines de bauxite de Pechiney aux Baux, etc.

Il est difficile à quelqu'un de la capitale de se faire une idée de ce que Marseille, Toulon, Aix pour ne parler que de ces villes ont pu avoir d'excursionnistes avant la guerre qui chaque dimanche allaient adorer (le mot n'est pas trop fort) quelque haut lieu ou site de Provence comme la Sainte-Baume, Ste-Victoire, les Alpilles, le Ventoux, le Verdon, les Calanques, etc. c'était une religion. Sans parler des chasseurs et des pêcheurs. Cette petite bourgeoisie vivait véritablement soit le patriotisme (général ou local) soit la religion, soit l'amour de la nature, ou encore la musique, les arts, la littérature (française et provençale). Tout cela s'effondre : la religion part en couille, les sites sont déshonorés ou mutilés, les cimetières de voitures s'amoncellent, la région bientôt sera recouverte de la sombre nuit fossenne, les gorges du Verdon vont disparaître, les plages ne sont plus que tas d'ordures et l'Opéra n'est plus que le rendez-vous des vieux birbes.

Or, la petite bourgeoisie provençale, porteuse de tout ce que j'ai dit et à qui on doit en grande partie la manifestation d'Aubagne n'est pas en général économiquement touchée par l'extension de la grande industrie et de la finance. Fos lui réserve aussi des places et de bonnes places. Dans les bureaux de Marseille, où elle travaille, elle gagne bien. Qu'est-ce qui ne va pas alors ?

D'abord elle est touchée sentimentalement par tout ce qu'elle a aimé et qui s'effondre : la transformation formidable du pays, la destruction des sites, de la nature, car la Provence est une terre qui ne se discute pas : on l'aime, on n'a la déteste. Elle est touchée sentimentalement aussi par l'invasion massive de noirs africains avec qui elle ne fraye pas. Elle a une peur instinctive, sentimentale donc de l'avenir vers lequel de gré ou de force elle s'engage : la domination exclusive de la banque, l'extension des grandes surfaces, de la grande industrie (qui ont déjà ruiné plusieurs petits commerces). Dans les banques nationalisées où elle dépose ses titres ou son or, les coffres d'iron commencent à perdre leurs portes blindées... On lui perd ses titres, elle ne compte plus. D'autre part la centralisation excessive dont souffre la France, l'indispose. Les résidences secondaires, si modestes soient-elles sont dévalorisées périodiquement par des cambrioleurs ? On l'attaque à domicile dans la rue. La filibuste joue partout. Les gens se replient sur eux-mêmes et font des procès. Dans les H.L.M., c'est l'enfer : on engage des employés spéciaux pour rétablir l'ordre. Tout cela est d'un ordre moins sentimental. Elle est inquiète et il y a de quoi car Jean Prie n'est pas loin...

Le capital lui, ne veut pas sauver la nature. Il ne veut pas que les jeunes jouissent pleinement et de leur nature et de la nature. Il veut être intermédiaire entre l'homme et l'homme, lui et ses souteneurs. Que des gens se passent de lui, troquent, échangent, pillent le voleur ou se fassent justice eux-mêmes : c'est son gros point noir... Son rêve : c'est une plaque de béton avec des fleurs artificielles et un tourniquet pour y accéder (en payant).

Entre la Nature (humaine, animale, végétale, marine, atmosphérique, stellaire, etc.) et l'Argent, il convient de choisir : on ne saurait servir deux maîtres. Ceux qui seront assez détachés du capital pourront seuls engendrer le nouveau monde. L'enfantement sera dur. Nous ne verrons pas la terre promise, mais notre devoir naturel est de tout faire pour ensemble y accéder. En attendant nous vivons dans une position fautive, à peu près inévitable pour la plupart.

Mais malgré tout le suis heureux

Que la réunion d'Aubagne ait eu lieu

Ce n'est qu'un avertissement

Pour ceux qui détruisent vraiment.

Pechiney : n'a prouvé l'ou pople

te foutra de fuero !

et sans que l'on prévienne une quelconque reconversion ; à Béziers le plus grand employeur est la Malrie : 450 employés ! — ni du phénomène massif et angoissant de la déportation — A la Grand-Combe dans le Gard sur trois cents jeunes chaque année deux cents sont obligés de s'expatrier ; ni de l'attachement viscéral des gens pour le pays. Dans les Pyrénées orientales sept cents personnes se présentent pour cent vingt postes de gardes dans un parc naturel ; au bac cette année 2500 candidats à l'épreuve d'Occitan.

Se regrouper

Il n'est pas nécessaire maintenant de ressacer sans fin des problèmes dont nous ne pouvons donner de réponses, mais plutôt tenter de lancer un centre qui puisse faire naître les initiatives et regrouper les forces qui existent partout.

Aussi ds camarades de Toulouse, Avignon, Aix, Marseille, Rodez, etc. veulent lancer l'idée d'une agence de liaison et d'information.

Nous on y pense, mais il y a bien des gens dans tout le Sud qui pensent comme nous qui veulent déboucher, à Nice, à Agen, Béziers, Bordeaux, Mazamet... même des copains du Midi paumés à Lyon, Paris et qui veulent nous rejoindre... Alors ?

Il y a bien des gens qui ne connaissent pas, qui lisent le journal dans le coin et qui voudraient bien sortir du ghetto de cette misère capitaliste et coloniale.

Nous, nous commençons à penser à cette agence. Si on est encore seuls on fera ce qui est en notre pouvoir. Si d'autres nous rejoignent et veulent participer à l'élaboration de cette initiative commune, on pourra aller plus loin dans l'appréhension des problèmes qui se posent à nous et par conséquent donner des réponses plus décisives dans la lutte contre l'Etat capitaliste.

Nous allons commencer dès fin août.

Ceux qui veulent être tenu au courant, écrivez provisoirement à Local « TOUT », 11, rue de l'Etoile 31 — Toulouse.

Nous ne créerons de rupture dans le processus révolutionnaire — et le rôle des minorités nationales opprimées est fondamental — qu'en créant une rupture dans la manière d'appréhender la lutte révolutionnaire — tant au point de vue théorique que pratique.

petite histoire vécue à MONTPELLIER

« Des gauchistes chez les viticulteurs » (ou Fantasia chez les ploucs)

On débarque à six dans un petit village à 30 km de Montpellier pour vivre un pseudo rêve communautaire. (RAS LE BOL DE PARIS).

Tout de suite pour la plupart de nous, nous avons eu des rapports avec les gens du pays genre « Militant à Masse », un peu coupable de ne pas être comme eux.

On voulait malgré nos cheveux nos fringues et notre nombril à l'air donner bonne impression.

On peut dire que l'on y était assez bien arrivé, pendant les vendanges, on a beaucoup discuté avec les gens de politique, mais, les discussions s'engluèrent, on voulait être à leur niveau, rien n'avancait.

On renlait complétement ce qu'on était vraiment ; à savoir des filles et des mecs avec plein d'idées

dans la tête sur ce que l'on voulait, révolution partout et surtout dans la vie !

Peu à peu le masque du militant que nous étions a fondu sous le soleil du Midi (il faut dire qu'il nous tenait chaud !)

Nos fringues, nos disques, nos idées sont apparus au gens du village dans nos rapports avec eux.

D'ailleurs à partir de là, les plus conservateurs et réacs nous ont évités, les autres pour la plupart sont devenus plus ouverts et on a pu discuter plus franchement, IL ME SEMBLE QUE CA AVANCE !



NI PARTIR NI CREVER

Barrages de pierres, huile de vidange, arbres sur la route, feux clous.

La presse bourgeoise (Midi Libre, Marseillaise) n'a rien dit pas plus avant l'action qu'après.

POUR NI PARTIR, NI CREVER, tous les copains des Cévennes, voulaient sortir des terrains battus par les spécialistes de tout bord de la politique et de la revendication.

ILS NOUS FALLAIENT TROUVER DES CIBLES NOUVELLES.

SABOTER LE RALLYE DES CEVENNES, ça veut dire détourner les regards des gens du futile et de la poudre aux yeux pour le tourner sur la réalité vécue, sur la lutte pour le droit de

vivre, sur l'exploitation et l'oppression, sur l'assassinat quotidien de la vie de ceux qui triment et ceux qui ne peuvent pas trimer.

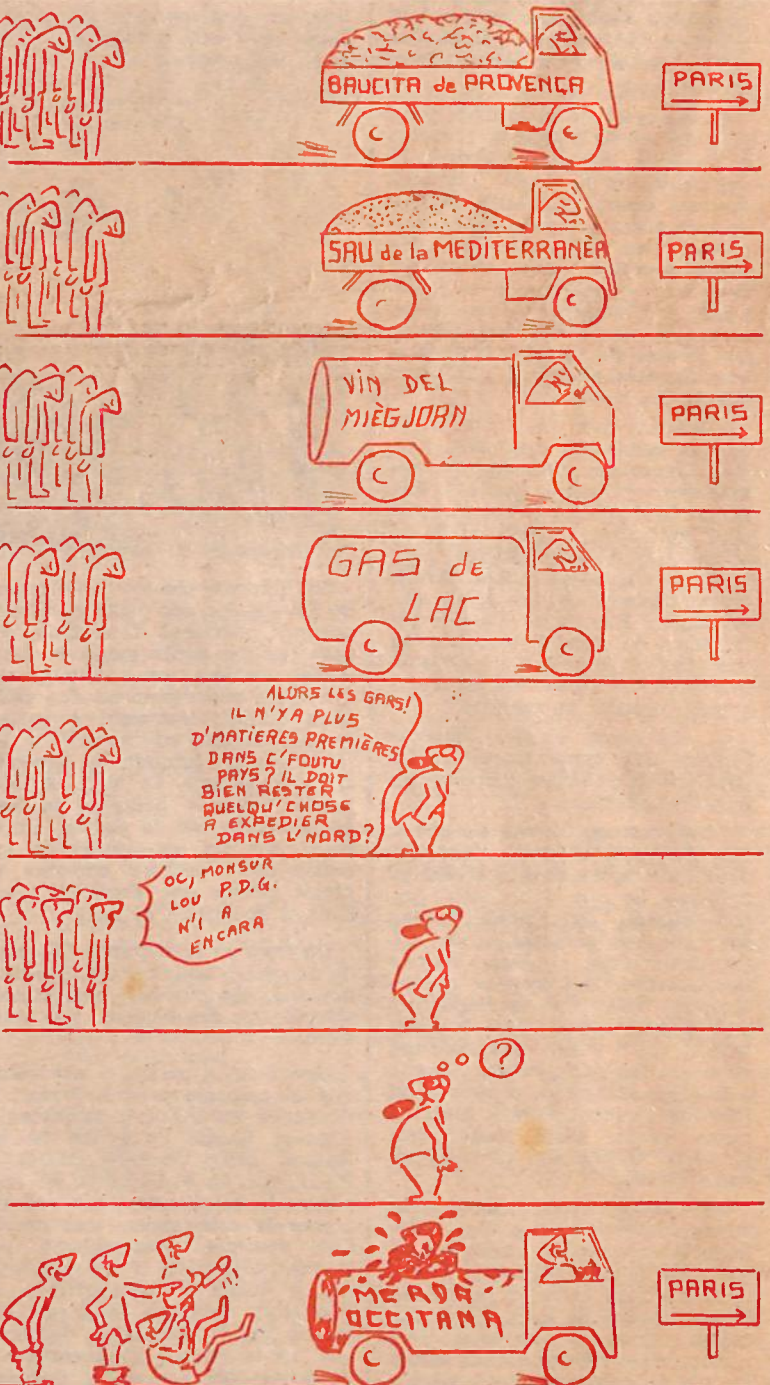
CA VEUT DIRE PRENDRE LA PAROLE dans la rue, sur les routes, la ou la parole et l'action veulent dire quelque chose ;

C'est transformer le rallye, bonne affaire publicitaire en rallye pour la lutte.

PAS DE PAIN = PAS DE RALLYE.

Nous avons conscience que c'est un prétexte, c'est une lutte pour la survie car la vie ici est déjà morte dans les Cévennes.

SABOTER LE RALLYE C'EST VOULOIR VAINCRE POUR VIVRE ENSEMBLE ICI !



— Dans les 4 pages — il y a certains extraits des poètes occitans : — Mans de Breisch, Yves Rouquette, Marti Patrick, Alain Morchéoline et d'autres...

Siam pas de poètes paysans
Avèm pas cap d'esclap a pauser
à la porta de cap de borla...
Avèm une rason facha per demargar
la mecanica del malastre

Nous ne sommes pas des poètes paysans
Nous n'avons pas de sabots à poser
Sur le seuil d'aucune ferme...
Nous avons une raison faite pour démonter
la mécanique du malheur

Pour mieux connaître le midi, ses poètes, sa vie, son combat, on vous donne les bouquins les plus intéressants à lire.
— VIVRE (revue entièrement en Occitan), Joan-Pau BRENGUIER, 8, car. de la Sala-l'Avesque, 34 - Montpellier.
— Le petit livre de l'Occitanie (en français). Comité occitan d'études et d'action ed. 4 Vertats.
— « Le Nord et le Sud - Dialectique de la France », de Robert LAFONT. Ed. Privat, Domaine Occitan.
— Marie Rovant « Occitanie 1970, les poètes de la décolonisation » (anthologie bilingue), éd. P.-J. Oswald.
— Disques : Institut d'études occitanes, 11 bis, rue de la Concorde, 31 - Toulouse. Et aussi un poète breton, car la lutte des bretons c'est aussi la nôtre : — Paul KEINEG : Hommes liges der talus en tranes ; Le poème du Pays qui a faim et « Chroniques et croquis des villages verrouillés », chez P.-J. Oswald.
— Allez voir tout ça à la Librairie La Commune, 28, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, 75 - PARIS-VI.

SOURIRE A CELUI QUI N'EST PAS MORT



Ils ont tué mon frère, mon petit, le Fédayn de banlieue. Ils auraient pu t'abattre dans le dos entre les murs pissieux des « Provinces Françaises ». Mais tu avais choisi de vivre ton désespoir ailleurs, en Palestine, très loin là-bas, si loin que ta mort n'a qu'un sens abstrait, pour les frères et les sœurs, pour ceux qui te connaissent et ceux qui ne te connaissent pas.

A partir de ta mort qu'allons nous faire, dire ou penser, qu'allons-nous offrir : tout ce qu'il y avait de mort en toi, tout ce qu'il y avait de vie ou ce qui par delà la vie et la mort dépasse toute signification. Tu n'es plus vivant et tu n'es pas mort. Tu es tombé en te battant côte à côte avec les frères du FATH pour libérer la terre de Palestine. Tu es tombé dans le désert pour libérer Nanterre, tu es tombé pour nous dire qu'aucun jeune dans le pays ne sera un être humain libre, homme ou femme tant que la Palestine ne sera pas une terre des hommes libres pour les hommes et pour la liberté.

Les frères ont appris ta mort mais ils ont détournés leurs yeux car il y avait leur mort inscrite dans la tienne et n'ont pas voulu la voir en face, parce qu'alors il aurait fallu choisir OU VIVRE OU MOURIR MAIS NE PAS ETRE CE QUE NOUS SOMMES MAINTENANT.

Ce que j'ai pu pleurer sur toi, mon petit, ce que j'ai pu pleurer sur moi. Tu sais que tu ne m'as pas beaucoup parlé de toi en mourant, tu m'as beaucoup parlé de moi, tu m'as beaucoup parlé de l'humanité, de l'amour et de la force de l'amour.

Je ne veux pas d'autre vengeance pour toi que l'amour entre tous les hommes. Nous allons les frapper sans faillir pour nous-même et pour toi, mais tu sais bien que ce que nous subissons est au-delà de l'idée de toute vengeance, au-delà de toute idée de lutte du Bien contre le Mal, par-delà le bien et le Mal.

L'humanité et l'homme se sont tellement perdus tu sais. Nous sommes tellement seuls et isolés, tellement misérables qu'il faudra bien que quelques chose de grand, de bon et de sublime naisse de ce désarroi. Tu sais mon petit je voudrais pour toi une révolution resplendissante comme un soleil qui se donne le courage et la force des palestiniens et porte les rêves de Nanterre, une révolution qui transcende la misère physique et morale.

Les frères et les sœurs ne m'ont rien dit ; ils croyaient que je pourrais vivre si je ne savais pas qu'ils t'avaient tué et que je pourrais continuer à exister sans prendre sur moi tout ce qui t'a conduit à mourir dans le désert.

Je ne crois pas que tu as appris la mutilation que les chiens m'ont infligée ici. Cela n'aurait au fond rien changé. Séparément à des milliers de kilomètres de distance nous savions tous les deux fort bien que les bouchers sont les mêmes à Paris et sur les terres de Palestine occupées, et tu aurais continué à te battre avec plus d'énergie encore, comme moi-même j'essaye de trouver la force de le faire après avoir appris que je ne te verrai plus. Quand je pense à toi, j'ai la gorge nouée et l'âme qui vacille. On m'a donné deux photos de toi prises pendant les vacances, il y en a une où tu as Mathieu

dans les bras. Je les montre à tout le monde. Je la montrerai à Mathieu et à son frère dès qu'ils pourront comprendre ce que cela signifie et je crois qu'ils poursuivront les mêmes pas que nous et j'espère qu'ils seront plus heureux.

Dans tes lettres tu te tirais une frime pas possible, même que ça sonnait creux, c'était pour ton mythe pour les copains. Nous croyons avoir besoin de réparer un mythe derrière nos pas. Nous nous croyons obligés de répandre autour de nous une belle image de nous-mêmes pour cacher notre désarroi devant l'impossibilité qui nous est faite d'être nous-mêmes. Même si pour exister nous avons encore besoin de la frime il faudrait qu'on sache que ce n'est que de la frime et que nous commençons à la détruire comme telle. Il paraît que l'important dans les choses c'est le mythe qu'elles créent. Pour ceux de Nanterre le tien a fait sa route et c'est peut-être ça le plus important et pour moi le plus important c'est de t'avoir connu et de savoir que désormais n'importe quel loulou sera capable de mourir pour la liberté les armes à la main. Tu es le premier homme de notre pays qui soit mort les armes à la main et tous ceux qui ici et partout savent que la libération est au bout du fusil te salueront. Quand ils sauront ce que tu a fait, ils te respecteront. En France nous en crevions tous de ne pas avoir d'armes pour pousser la révolte qui nous tiens aux fesses dans sa conséquence ultime.

Quand un individu ne trouve plus d'autres recours que dans la lutte armée et qu'il ne le fait pas, alors il est un mort en sur-sis, un être sans âme qui sait à quelle bête il a à faire mais s'laisse quand même égorger ou soumettre.

Je le savais, on se le disait avant ton départ et je l'ai vérifié à mes dépens, les mains nues à 3 mètres d'un fusil lance-grenades.

Maintenant si les chiens espèrent faucher la fleur de la jeunesse insurgée, il est évident qu'ils se gourrent et plein de jeunes nanas et de jeunes mecs ici vont se charger de leur montrer. Ça va être dur, tu sais, parce qu'ici tout s'effondre maintenant, nos pères, nos enfants, nos nanas c'est devenu beaucoup du cinéma et à côté de ça comme si la misère humaine et la lutte à mort contre les oppresseurs n'existaient pas. Les soi-disants révolutionnaires d'extrême gauche ne demanderaient pas mieux que de faire venir ton fantôme dans un tribunal populaire pour renforcer l'indignité démocratique des masses. Tu sais je caricature à peine, de toute façon tout ça maintenant ne doit plus te poser aucun problème.

Pour rallier les catholiques démocrates on pourrait poser la question de savoir, si dieu existait, il enverrait un fédayn de banlieue en enfer ou au paradis.

Je suis cynique mais ce serait vraiment rassurant si dieu existait, les « mads » pourraient lui aussi le repeindre en rouge et appeler justice populaire la justice divine comme ils ont repeint en rouge Plevin et l'on appelé J.-P. Sartre qu'ils ont chargé de dire que ce que les chiens disent vrai est faux, que ce qu'ils disent bon est mauvais, que ce qui est



Nanterre 1969

noir est en fait blanc et que ce qui était bourgeois et dont les bourgeois ne veulent plus mériterait de devenir populaire, à savoir même leurs vieux privilèges de justice. Comme ça ce serait si simple, il faudrait bien qu'une couleur inconnue soit réinventée. Ce serait vraiment rassurant pour moi de populariser d'un coup de baguette prolétarienne la morale jacobine de 1789 dans la foulée des révisos. Je pourrais te dire de quoi tu es coupable, ce que tu as fait de juste ce que tu as fait de faux.

Mais voilà, je sais seulement que même sans ta mort au fond pour l'instant aucune morale n'a encore de prise, que ma douleur ne peut s'en référer à aucune justice humaine qui lui donne raison. Il paraît que Sacco ou Venzetti aurait dit : « En réalité je suis innocent non seulement de ce dont vous m'accusez, mais je suis innocent de tout ». Sommes-nous innocents de tout, sommes-nous innocents de ta mort ? Je voudrais bien que oui. Dans l'expectative tu peux toujours me dire et comme tout le monde ici que tu avais choisi, ça cale l'esprit en attendant mieux.

Tes parents nous en veulent de t'avoir laissé mourir là-bas. Ils auraient préféré que tu survives ici, que tu meures un peu ici tous les jours. Tu sais les parents ça aime beaucoup, mais ça ne comprend rien ou plutôt ça ne veut rien comprendre. Au fond c'est un peu la même chose pour les copains ici. Ton père va sans doute continuer de militer à la C.G.T. parce qu'il ne sait pas que Ségué et Marchais ont tué son fils, parce qu'il ne sait pas que tous les fils et les filles crèvent du P.C., de la C.G.T. et aussi du gauchisme. Je crois que mes parents vont leur écrire.

Tu nous as rappelé que sur cette terre il n'y avait pas de place à la fois pour le sionisme et pour la liberté. Les palestiniens t'ont enterré solennellement à Amman m'ont dit les copains.

Pour eux il est clair que tu représentes beaucoup. Il paraît qu'ils t'ont enterré le jour de tes 18 ans, avec beaucoup d'amour, de douleur et d'espoir farouche. Leur cause est désormais encore plus la notre.

A travers toi nous soutiendrons toute nos forces car dans ton sang nous avons compris ce que signifie « nous sommes tous des fédayns » et les sionistes comprendront eux aussi dans leur chair ce que cela signifie et la profondeur de la haine qu'ils ont appelée sur eux.

Tu peux dormir maintenant mon petit, même si je sais très bien que tu ne dors pas et que tu n'es plus rien qu'un squelette que les vers ont récuré. Tu peux dormir, nous pensons à toi et nous t'avons en nous.

Je t'embrasse, salut.

RICHARD.



Palestine 1971.

POEME A GUY

Et les soirs sont venus éclabousser le ciel
Et des jours ont suivi tous gris mais différents
Nous avons fait des rêves à nul autre pareils
Et beaucoup de sourires comme pour faire semblant
Plût au ciel que la terre continue de tourner
Nous y avons pour certains que peu de temps à vivre
Et un sourd désespoir qui doucement enivre
Et des regards de femme pour exister sans plus
Voici où est venu l'amour maintenant
Et beaucoup de chagrin qui vient me ronger l'âme
Guy n'est plus et il dort au cimetière d'Amman.
Deux rouges feux de soie flamboient en escarmouche
Dans les cœurs : ils ont tué le petit gars ardent
Des balles sionistes qui massaient en sifflant
Ont éteint dans les yeux le regard farouche
Le regard de nos gosses va sembler inquiet
Il y a là un grand feu qui couve et s'émerveille
Dans autant de leurs rires, Guy est encore vivant
Le petit de Nanterre est devenu très grand
Il sera toujours avec nous bien qu'il sommeille.